

Tatiana **YIMGNIA** / Michel **DONGMO** / God'swill **NGANG**
Ange **TAMDJO** / Diane **AAN TJOMB** / Steve **DAPENOU**
Jessica **NKOLO** / Erine **TCHOUKOUAHA** / Giraud **MBARGA**

Concours littéraire
MATILA O DUALA 2021

Eclat Médias

Nouvelles



MATILA O DUALA 2021

**Ce livre est produit par la Direction de la Culture, du
Tourisme, des Affaires Sociales, de la Jeunesse et des
Sports (DCTAJS) de la Communauté Urbaine de Douala.**

Infographie et montage : Cedric Dongmo Kenfack
Tél: 691 47 16 15

Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation,
réservés pour tous les pays.

© By Les Editions Eclat Médias, Août 2021
Yaoundé, République du Cameroun
Tél.00237699612123-672497511
Courriel : eclatsmedias@gmail.com
ISBN 978-9956-410-04-0

Tatiana **YIMGNIA** / Michel **DONGMO** / God'swill **NGANG**
Ange **TAMDJO** / Diane **AAN TJOMB** / Steve **DAPENOU**
Jessica **NKOLO** / Erine **TCHOUKOUAHA** / Giraud **MBARGA**

Concours littéraire
MATILA O DUALA 2021

Eclat Médias

| Nouvelles



AVANT-PROPOS

Douala, capitale économique du Cameroun au cœur de l'Afrique centrale, est de plus en plus connue comme une ville d'affaires, un espace territorial essentiellement tournée vers le business.

Douala, la ville culturelle d'il y a seulement quelques décennies est peu connue des esprits de beaucoup de ses jeunes citadins. La ville qui a vu naître et/ou grandir des poètes de renommée mondiale, des écrivains de valeur internationale, Douala, a perdu son verbe.

De Moume Etia à Ekum'a Mbella Bwelle, en passant par Fabien Kange Ewanè, William Aurelien Eteki Mboumwa, François Sengat Kouoh, Christian Tobie Kouoh, Kum a Ndumbe III, Narcisse Mouelle Kombi, Jeanne Louise Djanga... Ils sont si nombreux, ces hommes et femmes de culture, ces hommes et femmes de lettres, dont la lecture d'un seul de leurs textes procure toujours un immense plaisir. C'était aussi cela Douala, une ville de culture ; une ville d'élégance verbale et scripturale.

Douala en déperdition culturelle devait retrouver ses habits de couleurs écarlates, ses lettres de noblesse littéraire. Et c'est tout le bien que l'idylle de la Ville, Dr. Roger Mbassa Ndinè, a apporté aux populations de Douala, à travers le Salon du Livre de Douala (SALIDO).

Douala redonne ainsi à l'économie du livre un terrain d'expression et permet aux amoureux des belles lettres de pouvoir s'exprimer à travers le concours littéraires MATILA O DUALA dont le présent ouvrage est le produit. Il s'agit des neuf meilleurs textes du concours littéraire organisé dans le cadre du SALIDO, la toute première édition tenue en 2021. Des jeunes âgés de 18 à 35 ans se sont essayés dans le genre nouvelle au grand bonheur de celles et ceux qui, comme nous, auront le privilège de lire ces nouvelles.

L'Editeur

La Communauté Urbaine de Douala remercie les hommes et femmes de lettres qui ont constitué le tout-premier jury du concours littéraire « MATILA O DUALA » :

Présidente : Mme Djaili AMADOU AMAL, écrivaine, Prix Goncourt des Lycéens 2020.

Membres :

M. Douglas ACHINGALE, auteur, lauréat de la National Book Development Council Poetry Contest, de la Transparency International Short Story Competition on corruption et de Nyaa Publishers Best Selling Awards.

Mme Flora AMABIAMINA, Professeur titulaire des universités, en littérature africaine et littérature comparée à l'université de Douala ; Chef du Département de Français et Etudes francophones ;

M. Junior Haussin NOULAPOUM KUAYE, écrivain et critique littéraire, Chef du Pôle Littéraire à la Délégation Régionale des Arts et de la Culture du Littoral et journaliste ;

Mme Nnane NTUBE, écrivaine, éditrice, activiste littéraire et professeure d'anglais des Lycées de l'enseignement général.

Tatiana Leslie YIMGNIA AMBASSA

LE BONHEUR À MI-TEMPS

Toute transie, Catherine se rappelle les paroles lucides de Relingis. Elles lui reviennent sans cesse, comme un mantra, au bon moment.

« Le bonheur est toujours à mi-temps, *Madam*. Il ne fait jamais le plein dans la vie de qui que ce soit. Vous, moi, ou la première dame de ce pays, personne ne fait exception, croyez-moi. D'ailleurs, c'est étonnant comme les vies se ressemblent au-delà de certaines apparences : elles sont toutes malheureuses. Il n'y a certainement pas un humain qui puisse déclarer sans rire : « J'ai obtenu de la vie tout ce que je voulais, je ne lui demande plus rien. ». L'important sur cette terre, *Madam*, c'est d'identifier et savoir apprécier sa part de bonheur dans l'échiquier de l'existence, aussi insatisfaisant qu'il vous paraisse ».

Les lèvres à moitié apprêtées avec du rouge à lèvres, Catherine réagit. Elle se penche en avant pour embuer le miroir en soufflant dessus une haleine tiède. La vapeur produite devient vite opaque. La quarantenaire l'efface d'une main hésitante, et croise soudain dans l'éclat de la glace l'immense vide de son propre regard. C'est alors qu'elle cligne des yeux, de façon continue

pendant une seconde ou deux, en serrant fort les paupières contre les orbites. Puis elle les rouvre. Après un léger flou, elle trouve ses prunelles toujours aussi inanimées et vannées que la première fois. Pourtant, aujourd'hui est censé être un grand jour, elle portera enfin la vie. Rien que pour cela, pour cette « part de bonheur », il va falloir faire abstraction de ses doutes et égayer ce long visage bordé de frisottis. Catherine se motive et reprend sa mise en beauté où elle s'est arrêtée.

Juste à côté d'elle, Maurice a les gestes saccadés d'un homme peu sûr de lui. Chemise blanche à pois noirs, pantalon repassé de près, montre de luxe et bagues en or, il porte le poil poivre-sel sans pareil et est lauréat d'un ventre plat que tous les hommes de son âge lui envient. Sportif ? Absolument pas. Stressé ? Sans aucun doute. Assis sur le rebord du lit, il marmonne des mots sourds tout en se chaussant.

Catherine se tourne d'un quart de tour après avoir fini et soupire plus que d'ordinaire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demande son mari.

— Rien, réplique-t-elle en s'asseyant à côté de lui tout en se pelotonnant contre son corps qui sent la douche fraîche. C'est que... je n'arrive juste pas à croire que nous sommes le jour-J.

Maurice se redresse, achève de fermer sa chemise

de bas en haut jusqu'au dernier bouton qu'il finit par défaire après hésitation.

— Chérie, il est temps pour nous aussi de devenir parents à notre tour. Ce n'est pas l'affaire des autres. Ça fait trop d'années que nous attendons, que nous espérons. Tout ce que nous avons vécu devait inéluctablement nous conduire à ce jour. Catherine maintient sa tête sur cette épaule qui a toujours été là pour elle, et sa maternelle frimousse est traversée d'un coin de la bouche à l'autre par un grand sourire. La paix du cœur.

— Mais toi, lui murmure-t-elle, je te sens nerveux, tu es sûr que ça va ?

— C'est rien, chérie, fait-il en carrant les bras pour paraître convaincant. C'est juste la fièvre des grands moments. Allez, hop ! On y va.

D'un sursaut fougueux, il se dresse sur son mètre quatre-vingt-dix, ramasse son attaché-case posé sur le lit et baise le front de Catherine lovée dans ses bras.

Ils partent de la chambre pour la voiture, garée deux étages plus bas, dans la grande cour pavée qui fait à elle seule six cents mètres carré. Leur villa est immense. Située au fond de Kotto, loin du Douala étourdissant de bruits et de pollution. Après les douaniers et les inspecteurs des impôts qui ont colonisé la zone avec des bâtisses insolentes, ils étaient parmi les premiers à s'y

installer. Sept cents mètres carré lotis, avec du lierre à l'extérieur des murs et du staff à l'intérieur jusqu'au plafond. Une terrasse avec baie vitrée orientée plein sud, ouverte sur un petit jardin qui fait office d'oasis au milieu du massif gris du béton omniprésent. Au fond de cet espace vert, Moussa, l'agent de sécurité vêtu de jaune intégral discute avec Relingis, la ménagère. Sur les trois niveaux du domicile, rez-de-chaussée compris, comptez une dizaine de chambres, en toute sobriété. Le couple souhaitait avoir beaucoup d'enfants, comme les deux n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur le nombre, ils ont choisi l'option large. Généreux qu'ils sont. Malheureusement, le sort en a décidé autrement : Après quinze ans de mariage, Catherine et Maurice n'ont jamais pu être parents.

Ils espèrent que cela change aujourd'hui même. Ils disent au revoir à leurs employés de maison en laissant les consignes pour la journée, et sautent dans la Duster Renault pour le rendez-vous à la Clinique.



Il m'arrive encore de rêver. Très souvent de jour. De rêver que cette immense maison est enfin remplie d'enfants. Ils courent partout et se querellent fraternellement. Entre turbulence et

inconscience, ils cassent tout ce qui peut l'être et écrivent à la craie blanche sur n'importe quelle surface à leur portée. Rien de grave à reprocher à ces petits bouts de chou envahissants, sinon qu'ils ne sont pas réels. C'est le grand malheur de ma vie.

J'ai rencontré Maurice il y a plus de vingt ans. Il avait déjà un corps d'athlète sans faire le moindre effort. J'ai toujours détesté ça, moi qui au moindre repas trop calorique prends du ventre le lendemain. Ça ne m'a pas empêché de l'aimer du premier regard comme on aime une seule fois dans la vie, je me suis fondue en lui, j'ai fait de moi une part de lui. En retour, Maurice est irréprochable.

Il a réussi dans la finance, et moi dans le monde de la diplomatie, tous les deux avant nos trente ans. L'avantage de faire des études d'une traite, avec sérieux et projection. Avouons que nous avons de bonnes bases, avec des parents intégrés à la classe moyenne supérieure. Quelques bons investissements plus tard, nous étions plein aux as avant même de nous marier. Nous nous étions toujours dit qu'il fallait faire les choses dans l'ordre, malgré la pression des familles : boulot, justes noces, enfants. Nous avons respecté cette préséance, mais la vie n'a pas tenu sa promesse. Après un an de mariage, nous avons compris que quelque chose n'allait pas. Je n'avais jamais

eu le moindre retard. Les familles, encore elles, n'ont pas tardé à nous adresser des regards inquisiteurs. Puis sont arrivées les questions : « Vous attendez quoi ? hein ? Vous avez déjà tout, normalement vous devriez faire une équipe de football. Tous ces moyens vous servent à quoi ? ». Nous ne savions quoi répondre. Instinctivement, Maurice et moi avons commencé à admettre que je devais avoir un problème. Peut-être des trompes bouchées, la saleté mystique dans le ventre ou un mauvais sort depuis l'enfance, à écouter les expériences partagées par notre entourage. Malgré notre niveau d'instruction, personne n'a pensé à aller se faire consulter.

Nous avons préféré céder aux propositions immédiates et vantées par nos proches, qui nous invitaient à boire des concoctions de toute sorte au nom de « n'oubliez pas d'où vous venez ! ». Pratique et rapide. Chacun d'eux avait une formule qui assurait la grossesse le mois suivant. Mais jamais aucune d'elle n'a fonctionné. Un matin, une tante connue pour avoir aidé de nombreuses femmes à avoir un enfant nous a révélé avoir vu en songe la solution à notre problème.

« Les enfants appellent les enfants, Dieu en est témoin. Remerciez mon grand-père qui est venu me le rappeler en songe la nuit dernière. Si vous arrêtez de vivre seuls comme vous le faites, et

que vous vous entourez d'enfants, ça viendra naturellement et très vite ».

Aussitôt dit, cette femme de huit maternités nous a envoyé la première fournée d'enfants. Ses trois premiers âgés entre sept et neuf ans. Nous vivions encore dans un grand appartement à Bonapriso, et notre rythme de vie a changé du tout au tout. C'était agréable de se sentir entourés, de faire le nécessaire pour mettre aux petits soins ces êtres pas toujours sages. Nous en rêvions ! Les enfants aussi devaient être heureux de vivre avec nous, car à la rentrée scolaire suivante, tous leurs cousins ont souhaité nous rejoindre, voyant leur embonpoint et les cadeaux dont nous les couvrions. Nous étions désormais sept, et encore, nous avons été obligés d'en refuser d'autres, car l'espace commençait à manquer.

L'année écoulée, j'avais toujours le ventre plat qui s'appliquait à se ballonner au moindre repas trop riche sans porter la trace d'un enfant. Mon mental a plié. J'ai commencé à perdre mes denses cheveux crépus à trop réfléchir, j'ai noirci, et mes yeux s'habituèrent à rougir sous l'effet des vaisseaux éclatés tellement je pleurais. Maurice faisait tout pour me consoler. A ce point que lui qui avait toujours été réticent à aller chez les tradipraticiens et marabouts, me l'a proposé en premier. Pendant une année entière j'ai fait

le tour de ces hommes définis comme hyper efficaces, délaissant souvent mon travail. Je suis allée à l'Est où j'ai bu du sang de poule à plumes noires. J'ai grimpé le Mont Cameroun pour me remplir le ventre d'air sain venu du ciel comme prétendait un voyant. J'ai même pissé du haut du pont sur le bras mort de la Sanaga à Edéa à minuit tapante, pour faire partir le mal dans les flots sombres, selon un autre. Jamais Maurice n'a été avec moi, mais je le sentais me porter à distance avec son amour. Malgré tout, nous n'avons obtenu aucun résultat, en dehors de quelques infections que j'ai contractées.

Une autre année s'en est allée. Pour nous changer un peu les idées, j'ai proposé à Maurice de nous lancer dans l'autre grand projet de notre vie, la maison de nos rêves. Lui et moi voyions la chose en grand. Corps et âmes liés, nous nous sommes jetés dans sa concrétisation, sans rien changer de nos plans de départ, malgré l'absence d'enfant. Une fois le projet terminé, c'est seuls que nous avons habité la maison. Parce que dans la famille, au regard du joyau que nous sortions de terre à Kotto, les gens ont commencé à s'interroger sur la possibilité que nous ayons peut-être sacrifié notre progéniture, d'une façon ou d'une autre, au profit d'une vie de privilèges. Tante Sita, en tête de file, a récupéré ses trois enfants. Puis les

autres sont partis en nous craignant, de sorte que personne ne nous a plus jamais confié les siens.



Pendant les dix années suivantes, j'ai continué d'aller à la rencontre de guérisseurs, j'étais volontaire. A part nos parents, des amis chers et quelques fois les frères de Maurice, nous n'avons pas beaucoup vu la famille chez nous. La maisonnée se limitait à Moussa qui était avec nous depuis le début et à une ménagère qui changeait tous les six mois. Je n'ai jamais compris pourquoi elles partaient toujours. Maurice et moi nous intéressons pourtant un minimum à notre personnel. Nous nous montrons avenants avec eux, sans jamais se laisser aller à la familiarité. Je l'ai appris de mes parents. Je suis fille unique d'une mère décédée aujourd'hui, elle-même fille unique. Dans la famille de Maurice, beaucoup me détestent pour cette dernière raison, convaincus d'y percevoir le signe que les femmes de chez nous ne sont pas fertiles. A leurs yeux, je porte toute seule la responsabilité de cette situation. N'est-ce pas d'ailleurs ce que Maurice et moi avons conclu tacitement ? Nous l'avons assumé.

Le problème, c'est qu'avec le temps, l'épreuve a laissé des traces. Quelques querelles sont passées par là et, piquant à vif notre amour l'un pour l'autre, l'égo a souvent pris le dessus. Néanmoins, j'affirmerais toujours avec force que Maurice est irréprochable ! Même si, pendant que je me faisais empoisonner par toute sorte de médicaments traditionnels dont il était épargné la plupart de temps, il a systématiquement refusé l'idée qu'il était peut-être temps pour nous d'aller dans un hôpital conventionnel. J'y suis allée à son insu, et les retours étaient encourageants, mais Maurice n'a pas pris en compte ce que je lui disais, à savoir qu'il devait passer lui aussi des examens.

Nous avons commencé à nous éloigner. J'ai pris une autre chambre dans l'étage en dessous, j'avais besoin de me retrouver. De faire le bilan de toutes ces années de vie commune qui n'avaient accouché que du matériel, et de rien de vivant ni d'exaltant. Plus je m'éloignais de lui, plus j'avais l'appétit de me libérer, de parler à quelqu'un des crises de panique que je faisais en imaginant mon horloge interne poursuivre allégrement son vieillissement. Mais parler à qui ? A des amies ? L'idée m'était inenvisageable, dans notre cercle de nantis les femmes sont de vraies garces ; à des collègues ? Le respect qu'ils me vouent est aussi inestimable que fragile ; à un amant alors ?

Penser qu'un autre homme me touche me fait grincer les dents de dégoût.

J'étouffais. Je souffrais.

Jusqu'au jour où, prise d'une envie aventureuse de shawarma, je me suis arrêtée au rond-point Deido pour en acheter au bord de la route où les vendeurs pullulent. Maurice n'aurait pas approuvé. J'ai remarqué des femmes assises sur le trottoir, les mains contre les joues, vêtues de haillons, regards hagards, yeux égarés dans l'horizon obstrué par la statue de la nouvelle liberté.

- Qu'ont-elles ? que font-elles là ? ai-je demandé, curieuse, au vendeur qui enroulait le pain libanais dans du papier aluminium.

- Ce sont des femmes anglos qui ont fui la crise au NOSO la mère, me dit-il, avec un fort accent haoussa. Elles passent la journée là à la recherche des clients...

A peine ai-je voulu rebondir pour lui demander de quels services il s'agissait, que je me suis faite presque agresser par l'une d'elle en pidgin.

- *Madam, Madam*, ménage, assiettes, habits, je lave tout, je fais tout briller, pour presque rien... domestique bon marché !

Etonnement, je n'ai pas hésité, passée la surprise. Ma dernière ménagère avait abandonné son poste depuis une semaine et j'en cherchais une autre. C'est comme ça que j'ai rencontré Relingis,

et que je découvrais en même temps une autre activité des réfugiés de la crise qui touche notre cher Cameroun. Vivement que la paix revienne ! Relingis est bien différente des donzelles que j'avais embauchées jusqu'ici. Je la paie quatre fois ce qu'elle m'avait demandé, et je trouve que c'est encore insignifiant, mais elle n'en veut pas plus. Deux ans après notre rencontre, cette femme handicapée, de la haute cinquantaine, originaire de Bafut, est devenue ma source de motivation.



Dès les premiers jours chez nous, Relingis a commencé à s'épanouir. Elle a toujours le sourire. Son pied droit plus petit ne l'empêche pas d'avoir une démarche diligente, et les cliquetis de ses pas font penser à une pendule mal réglée. Elle part de Bonabéri chaque Matin, à plusieurs kilomètres de Kotto, doit traverser le pont sur le Wouri et enjamber le rond-point Deido toujours embouteillé ; mais elle arrive assez tôt. Avec ses petites mains agiles elle passe tout au scanner et ne laisse rien qui ne soit à sa place. Maurice est aussi ravi que moi de l'avoir. Il m'avouera que j'ai enfin fait le bon choix, et que la plupart des filles qui partaient le faisaient parce qu'il

ne réagissait pas à leurs avances sournoises. Qu'avec Relingis, ce sera différent. J'ai rigolé, ça faisait un moment qu'il avait perdu son sens de l'humour, ou c'est moi qui m'étais fermée comme une huître...

Dans tous les cas, je vois en Relingis une mère à qui je peux tout dire. Mais, au début, il me semblait qu'elle avait elle-même tant à raconter. Je ne m'étais pas trompée. Je découvrais quelqu'un qui souffrait dans sa chair, mais qui malgré tout voyait toujours la vie du bon côté. Comme si elle se moquait de ce que le destin pouvait lui réserver, et qu'elle se refusait à demeurer la victime des erreurs et de la quête effrénée de pouvoir d'hommes avides, fussent-ils des politiques, ceux-là même, à l'en croire, qui avaient mis les belles régions du Sud-Ouest et du Nord-Ouest à feu et à sang à force d'entêtement. Je vais découvrir au fil des jours son histoire qu'elle me racontera par petits épisodes comme un remake des mille et une nuits. D'un ton calme à chaque fois, Relingis évoquera son Bafut natal, vert et tropical, mais qu'elle a laissé baignant dans le sang de ses populations qui disparaissent corps et biens dans un choc brutal. Elle me parlera de ses sept maternités, des deux fils qu'elle a perdus alors qu'ils rentraient des plantations, cueillis par des balles lors d'affrontements entre

sécessionnistes d'Ambazonie et armée régulière. De sa fille enlevée et faite énième femme d'un général ambazonien. Du parcours de son exil pour Douala, par petits groupes fuyant la mort, à travers brousse et cours d'eau, en passant par Malembe au Sud-Ouest, puis par Buea, portant ses quatre petits-enfants à bout de bras, et son mari blessé qui décèdera plus tard. De ses nièces prostituées dans la pénombre aux abords de Kwassa-kwassa bar à Bonabéri. Et chaque jour, elle finira son histoire avec une phrase qui me déstabilisera à chaque fois : « *Madam*, toutes les vies sont malheureuses, la mienne pas plus que celle d'une autre. J'apprécie juste ma part de bonheur, la famille qui me reste ».



Il est neuf heures, il y a du monde à la clinique, Maurice ne s'est toujours pas fait à l'évidence qu'autant de couples puissent avoir des problèmes de conception, tout comme il admet à ses dépens qu'un homme peut-avoir des problèmes de fertilité. « Faire un bébé paraît si naturel chez nous ! », s'étonne-t-il à chaque fois. Catherine, elle, pense toujours à ceux qui n'ont pas les moyens de se payer une Fécondation In Vitro. Pas donné, le bébé éprouvette ! Mais

elle pense surtout à ceux qui la rejettent encore, comme son mari pendant longtemps, qui pourtant avait déjà fait le pas en acceptant une consultation de couple. Les résultats des examens ont été sans appel : Catherine n'a aucun problème, Maurice, par contre, est atteint d'asthénotheratozoospermie. En gros, ses spermatozoïdes sont lents, peu nombreux et malformés. Combo gagnant !

Ils n'ont rien dit aux familles. A quoi bon ?!

Dans la salle d'attente, les couples se cadrent du regard discrètement. Chaque duo est à une étape précise du processus qui peut prendre plusieurs mois. Pour Catherine, aujourd'hui c'est le transfert d'embryons qui sont à leur cinquième jour de développement. Vu son âge, elle n'a pondu que deux ovocytes lors de la stimulation ovarienne, tous deux fécondés avec succès, assez pour garder espoir. Elle a le cœur qui s'accélère. Après un protocole ponctué de moult injections, de plusieurs échographies et d'incessantes prises de sang pour contrôler ses taux de progestérone et d'œstrogènes, c'est enfin le moment de vérité.

« Madame Mouliom Catherine ».

Ça y est. C'est son tour. Elle prend le couloir, talonnée par son mari. Une fois installée sur la table de transfert, ses pensées se figent de

nouveau. Elle se souvient de LA conversation avec Relingis.

« - Je suis avec vous depuis des mois, et je ne vous ai jamais entendu parler d'enfants. Pourquoi ?

- Ma'a Relingis, c'est une longue histoire, différente de la vôtre, mais qui me rend triste chaque jour de ma vie. J'ai tout, j'ai toujours eu tout ce que je voulais, mais pas d'enfant. Pourtant je ne demande que ça à la vie.

Ce jour-là, elle a tout raconté. Après avoir écouté Catherine, Relingis l'a interrogée :

- *Madam* ma fille, je vous ai raconté mon histoire aussi. A ma place, vous auriez fait quoi ?

- Je ne sais pas. J'admire ta force et ton courage.

- Cherchez au fond de vous, vous avez le même. Et surtout, il n'est pas trop tard. Vous devez continuer de vivre. Si moi j'arrive à apprécier la vie alors que je n'ai même plus de terre natale, vous n'avez aucune excuse. Prenez votre bâton de pèlerin, convertissez votre mari, et réalisez ensemble votre rêve d'avoir un enfant. Un rêve réalisé est un bonheur acquis. ».

TROIS SEMAINES PLUS TARD...

Catherine ferme les yeux et prend une grande respiration avant d'oser regarder le résultat qui va s'afficher. Debout depuis quatre heures du

matin. Impossible de dormir. Test de grossesse acheté la veille. Attente insupportable. Pouls battant, Catherine sera enfin fixée dans trois, deux, une seconde...

Michel Régis DONGMO EVINA

LA ROUE COULE

Qui es-tu vraiment ?

Je ne saurais vraiment le dire. Je ne t'aurais jamais vue d'aussi près avant ce soir. À chacun de tes passages, tu débarques autour de vingt-et-une heure. Ce n'est qu'à l'aube que nous t'apercevons au loin, lorsque tu repars incognito, après plusieurs allées et venues entre ton repère et notre espace maritime. Et comme souvent, j'aperçois ta silhouette miniaturisée défiler au large. À quoi, une heure de pagaie d'ici ? En réalité, tu es bien plus obèse que la minuscule image de toi qui se forme dans ma rétine.

On m'a longtemps parlé de toi. Quoique le sujet était assez sérieux, je ne m'étais jamais donné la peine d'aller voir de plus près de quoi il s'agissait exactement. Comme tout le monde au village, je ne remarquais les traces laissées par tes passages qu'une fois le jour tombé. Il m'a fallu beaucoup de temps pour me rendre à l'évidence, cette outrecuidance ne pouvait plus perdurer. T'affronter personnellement est vite devenu pour nous, notre unique chance de survie.

Il me fallait agir !

Te voilà donc ! Pour tout te dire, physiquement tu ne ressembles à rien. Aucun trait, aucun style. On dirait qu'on t'a juste grossièrement moulée dans une grosse carcasse d'acier dans une usine quelque part... en enfer ? bref pas très loin de là. Moralement, c'est pas mieux, insouciant, incorrigible, malpropre... tu avances malgré et contre tout. Par faux-courage ou par dépit, les grand-mères du village ont proféré contre toi les pires jurons que je connaisse. Rien ne t'y a fait. Quoi que l'on dise ici, tu traînes le poids de notre réprobation derrière toi jour après nuit, tel un boulet lourd quoiqu'invisible.

Tu repars toujours lors du croisement entre le jour naissant et celui couchant, suspectant sûrement d'être dénoncée par les premiers rayons de soleil à la vindicte du village. Sans crier gare, tu t'en vas te cacher dans ta forteresse du secteur industriel de Bonaloko. Regardez-moi cette laideur informe ! Maudit soit celui qui t'a créée, pour tu viennes semer cette terreur insipide dans nos eaux paisibles.

Au départ, tout était jovial. C'était certes pas l'amour fou entre nous et toi, mais nous étions convaincus qu'il y avait quand même quelque chose à gagner de ce deal. Tu avais débarqué avec des promesses d'un avenir radieux pour Bodimbéa. Pour nous préparer à ta venue, le

Préfet – ah, cet heureux goguenard ! – avait organisé une concertation avec ton propriétaire sur la place du village : « Monsieur Sheng Dong Zu que vous voyez ici est un homme au grand cœur. Il possède de multiples usines dans la capitale économique. Il promet de recruter au moins cinquante jeunes du village dans ses entreprises à Douala et ailleurs... »

Oh là ! extase ! jubilations ! Que n'avions-nous pas rêvé ?

Personne n'avait porté grande attention à la fin de son propos : « quelques petits désagréments sans incidence grave » que nous rencontrerions désormais pendant nos activités en mer. Tout le monde avait, semble-t-il, perdu l'ouïe à l'évocation des bienfaits que tu apportais. Certains s'imaginaient déjà soulagés des longues nuits passées en mer, exerçant des tâches moins pénibles, bénéficiant des merveilles de l'emploi salarié. En réalité, les litres d'alcool que ton proprio avait gracieusement distribués en étaient aussi pour beaucoup. Les casiers de bière ne furent vidés qu'à l'aube. Même la case de santé du village avait bénéficié de quelques cartons de paracétamol et de quelques fioles de bétadine. En dehors des périodes de campagne électorale, c'était du jamais vu à Bodimbéa ! Nous voyions la vie en rose et envisagions de nouvelles

opportunités pour nous et nos enfants. Bref, tout baignait comme des oignons dans de l'huile de palme !

Laissant de côté ces prétentions puérides, je te considérais encore d'un regard compatissant. À mon sens, tu n'étais qu'une pauvre coque embrigadée dans les tribulations de la mondialisation, une énième victime de ce prodigieux système de productions à échelle exponentielle ! Tu devais peut-être être gentille à la base, avant que ton proprio ne te contraigne à débarquer sur les côtes d'un petit village paumé des eaux territoriales camerounaises, pour remplir ces sordides missions. Nous savions que tu ne remplacerais sans doute pas notre reine des eaux, mais nous espérions que ces « quelques tonnes de houille » ou d'autres substances dont nous ignorions la nature soient épurées par notre chère mer, comme elle l'avait toujours si bien fait auparavant. En plus, la contrepartie nous semblait si salvatrice... Bref !

Plusieurs années après ton arrivée, l'euphorie est retombée comme peau de vipère. Qu'est-ce qui a changé pour nous autres ? Rien !

Tes affres dans notre milieu marin t'ont valu tous les noms maléfiques du village. Pour certains tu étais *Dibunje la mundi* – l'ordure du village, pour d'autres *Njo'o ni made bana* – la panthère

mangeuse d'enfants. C'était donc ça ? C'est ma fille que tu voulais emporter ? Tu as dévoré nos espoirs, en même temps que notre tranquillité. Le soir de ta présentation, nous avons souhaité longue vie au Chinois. De nos incantations, nous avons invoqué la protection des ancêtres sur toi, pour te prémunir des tempêtes ravageuses ou des avaries soudaines. Aujourd'hui, nous te honnissons. Que la foudre des ancêtres s'abatte sur toi ! Ce soir, et à tout jamais !

Ce soir...

J'ai déjà une meilleure vue de toi. Tu es figée au milieu de l'horizon. Les photons de tes Maglight percent les cimes, te donnant l'allure d'une guerrière lumineuse. Tu déverses en flots ininterrompus dans ces eaux innocentes, le suc nauséeux que tu as apporté. À chacun de tes raids, le constat est plus amer. Que reste-t-il pour nous ? Rien ! à part cette épaisse masse algueuse qui gagne davantage de terrain sur nos côtes.

Entre nous, ce rien ne durera plus pour longtemps.

Comment avaient-ils dit que tu t'appelles encore ? « La Marée » ? Non ! « La Meule » ? Non plus. Attends... oui, je le tiens « La Roue ». C'est bien toi, La Roue ! Ils n'ont vraiment pas pu te dégoter un meilleur nom de baptême ? Rien à voir

avec la poésie locale. À ta place j'aurais coulé, aussitôt que ce ridicule titre avait été gravé sur ma coque.

Chez nous, les bateaux valent plus que tu ne pourrais l'imaginer. Ils sont les marqueurs de nos lignées. Lorsque l'un d'eux sort des ateliers, on l'accueille autour du grand feu de minuit. On le nomme comme on aurait nommé nos enfants : pour célébrer la gloire du pays natal, ou pour se donner de l'ardeur au travail. Ecoute-moi ça, *Emun'a bambambe*– La vague qui emmena les ancêtres, *Ngando na munja* – Dansons avec la mer... Écoute toute la poésie qui habite nos embarcations. Nous leur sommes éternellement redevables car elles portent notre histoire. En retour, nous franchissons pour elles le large de l'imagination. D'ailleurs, elles n'ont pas toujours été solides. Depuis la sève qui a nourri leur bois, jusqu'à la sueur du sculpteur rompu à la tâche, c'est du liquide qui vit en elles. C'est cela qui leur confère leur grâce, leur majesté, leur légèreté. Quand elles voguent sur nos eaux, elles se replongent dans leur état initial, elles refont corps avec elles-mêmes. Une plénitude sensationnelle ! Tiens par exemple, ma complice, ma partenaire, Mwemba Ebolo, regarde-la surfer voluptueusement sur les flots, tressant sur leur cours, la légende des premiers payeurs venus

des rivages du Congo. Son nom me parle à chacune de mes sorties. Il me rappelle que seul le travail collectif nourrit le village. Regarde de plus près, regarde sa croûte caresser délicatement le plafond maritime. On dirait deux niveaux d'une même eau...

Bref, pour toi c'était « La Roue ». Et c'était tout. Tu vois ? Les ancêtres sont du même avis que moi. Ils m'ont offert une mer plate comme un rasoir. Plus que quelques coups de pagaie, et je serai à la hauteur de tes quoi, cent-vingt mètres sur vingt-cinq ? Ne perds pas ton temps à ciller dans ma direction, tu ne pourrais me voir. Ce soir je mettrai fin à ta carrière. Voilà cinq ans que tu as quitté ton pays natal pour venir asphyxier le nôtre. L'as-tu vraiment désiré ? Je n'en suis pas totalement sûr. C'est étonnant comme les vies se ressemblent au-delà de certaines apparences : elles sont toutes malheureuses. Il n'y a certainement pas un humain qui puisse déclarer sans rire : « J'ai obtenu de la vie tout ce que je voulais, je ne lui demande plus rien. » Alors de nous deux, le choix est vite fait. Malgré notre indignation, tu as refusé de prendre ta retraite. Je t'y enverrai donc, à flot ou à pic.

Tu ne sauras jamais ce que c'est de braver les nuits orageuses et les soleils cuisants, tendant les filets pour nourrir sa famille ; de pagayer des

heures et des heures, à la quête de bancs qui auraient échappé à cette pollution continuelle ; de rentrer après trois jours de travail acharné ; de lire l'euphorie sur le visage des femmes du village, lorsqu'elles accourent à la berge pour t'accueillir, spéculant joyeusement sur les quantités de poissons que tu rapportes ; de voir cette euphorie se transformer implacablement en désolation, devant la noirceur déconcertante des filets que tu rapportes. Ça, tu ne le sauras jamais !

« Il y aura des jours où tu rentreras bredouille. Mais souviens-toi que notre *Mamy Wata* est toujours généreuse pour tout le monde. S'il arrive qu'elle ne pourvoie pas pour toi, ça veut dire qu'un de tes frères en avait plus besoin que toi. » Je me rappelle encore des mots de mon père, une de ces nuits que nous passions ensemble en mer. De ce temps tu n'existais pas encore, du moins, pas pour nous. Nos vies avaient encore un sens. C'était la veille de la fête annuelle du sacrifice. Chaque fin d'année, nous la célébrions en victuailles et en sonorités. Le vin de palme coulait à flots ! Un bœuf était immolé sur l'autel sacré. Les morceaux de choix étaient offerts à notre madone protectrice, pour la remercier de nous avoir nourris l'année durant. C'est comme ça qu'on a toujours vécu. Depuis des siècles, c'est

ce qui nous a permis d'avoir de bonnes pêches. On pouvait alors acheter quelques comprimés pour le palu, du pétrole pour nos lampes, des tôles d'aluminium pour remplacer celles en fibres de palmes de cocotiers. C'est du fruit des pêches que j'ai pu faire mes premiers pas à l'école. C'était pas la fête tous les jours, mais je n'avais jamais rêvé d'une vie plus heureuse. C'est ce soir-là que j'avais annoncé ma décision à mon père : devenir pêcheur, comme lui, et comme nos aïeux auparavant.

J'étais alors jeune lauréat du CEPE. Pour tout le monde, cela relevait du miracle ! Non pas que je fus le plus sot de ma tranche d'âge, c'est que j'avais toujours eu le virus du large. J'avais une préférence pour les bancs de poissons, aux dépens de ceux de classe. Dans toute l'école, j'étais réputé comme le leader des escapades aux heures de cours. Je menai ma bande tendre les lignes dans des criques éloignées, ou ramasser des crabes pendant la marée basse. Ceux-ci finissaient embrochés et braisés sur le sable chaud. Le directeur de l'école nous réservait un accueil tout aussi chaud, lorsque le ventre plein, nous nous décidions enfin à rentrer en classe. Ah, la belle époque ! J'en rigole encore ce soir, car j'ai bon espoir que cette partie de moi ne mourra pas à cause de toi.

Quelques jours après ma conversation avec mon père, il me fit subir le rituel initiatique dans notre *bwele* familial. C'est le passage obligatoire de tout aspirant-pêcheur à Bodimbéa. Puis, à la lueur du feu nocturne, il me fit goûter mon premier plat de *misodi*. Tu sais, ces coquilles roses qui grésillent quand tu les grilles dans la poêle ; celles qui sont interdites aux femmes et aux garçons non-initiés. Je n'avais même pas onze ans ! Mais depuis le berceau, je savais que telle était ma destinée. C'était ancré dans mes veines. Je ne pouvais résister à l'appel du large. Ma vie n'aurait jamais eu de sens loin des pagaies et des filets.

Le lendemain, nous étions chez Pa Musango pour faire sculpter mon propre bateau. C'est moi qui avais choisi le tronc d'iroko dans les méandres de la mangrove. C'est moi qui avais porté le premier coup de hache. C'est encore moi qui avais prononcé la formule incantatoire autour du feu, la nuit précédant ma première sortie en mer. Ce soir-là, je m'étais marié à Mwemba Ebolo. J'étais devenu un homme.

Demain, que transmettrais-je à mes enfants ? Rien ! Ils ne connaîtront même pas le goût des coquilles roses. Nous en prenons une toutes les deux saisons ! Comme elles, depuis que tu es là, nous n'existons plus !

Je n'ai pas oublié cette matinée du mois de novembre. En principe, c'est la haute saison, les pêches surabondent. Après deux jours de pêche ardente, les hommes du village étaient rentrés euphoriques. Mais les filets, noirs des cadavres des crustacés, transpiraient la mort. Les poissons ne frétilaient pas comme d'habitude. Tout le monde était circonspect. Le verdict était pourtant clair : les pêches étaient incomestibles, empoisonnées par les tonnes de houille que tu avais déversées cette semaine-là.

La plupart des pêcheurs se sont retournés dans leurs cases, tête basse, poings serrés. Un seul avait eu le courage d'aller vous cracher au visage, à ton équipage et à toi, le condensé de notre mécontentement. C'était mon cousin Epallè. Ah, il n'aurait peut-être pas dû ! Tes colosses l'ont brutalisé car il a osé vous demander d'aller déverser votre suc maladif loin de nos zones de pêche. Trois heures de charcuterie plus tard, le gaillard n'était plus capable de tenir un manche de pagaie du tout ! D'ailleurs, il n'en tiendra plus un de toute sa vie, vu la façon avec laquelle tes gars lui ont fracassé le coude gauche, le laissant quasiment manchot. Il n'a même pas trente ans... Nous avons crié notre bile. Nous sommes allés jusqu'à la préfecture nous plaindre. Presque personne sur qui la déverser. Le Goguenard avait

été muté dans une autre région. « Je ne connais rien de votre histoire de « roue-là ». Depuis une heure qu'elle cherche, ma secrétaire n'a trouvé aucun dossier sur cette compagnie dans les archives préfectorales, » nous avait balancé au visage son remplaçant.

- Monsieur le Préfet, la situation est critique. Rendez-vous compte, ce ne sont plus seulement les poissons, nos enfants sont eux aussi contaminés par ces déjections.

Je n'avais pas pu me retenir. Il prétendait ne rien savoir sur la compagnie de ton proprio. Pourtant, depuis le départ, elle opérait avec leur aval. Je comprenais cependant le fond de sa pensée : « Allez-vous plaindre chez celui qui a bouffé le bakchich revenant au chef de terre ! » disait-il à demi-mot !

- Les enfants, dites-vous ?! retorqua-t-il, d'un air de quelqu'un qui refusait de voir la vérité en face.

- Oui, monsieur le Préfet ! Ma Suellaba, ma benjamine, ma toute fragile, elle vient d'être diagnostiquée d'un cancer !

- Un cancer ?! tous mes frères étaient stupéfaits !

- Voyons, monsieur Moukoury, des cancers, tout

- le monde en attrape de nos jours ! Ne soyez pas si fataliste, persista le Préfet.

- Vous refusez de voir la vérité en face, monsieur le chef de terre. Au départ nous ne comprenions pas quel mal la tourmentait. Depuis sa naissance, Suellaba est chétive comme un manche à balai. Elle n'a jamais franchi la barre des huit kilos ! Elle a fêté ses trois ans à Laquintinie, il y a deux mois de cela. Le diagnostic était formel : cancer du foie. Mes frères, depuis que la terre est terre, a-t-on déjà vu ce genre de maladie à Bodimbéa ?

- Non ooh !! tous étaient formels.

- Voilà monsieur le Préfet ! Voilà le genre de drames qui nous guettent si vous n'intervenez pas.

- C'est très grave ce que vous affirmez. Ma secrétaire consignera votre plainte. On verra la suite plus tard. Maintenant, j'ai un rendez-vous urgent chez le Gouverneur. Si vous permettez...

Sur ce, il avait pris congé de nous. Et de notre côté, nous avons pris le chemin des vingt-quatre kilomètres jusqu'à Bodimbéa. Depuis ce jour, tu as continué tranquillement à vaquer à tes activités, et lui, qu'est-ce qu'il a fait ? Encore rien !

Trêve de bavardage ! Trop de rien entre nous. Ces

mots seront les derniers que je t'adresse. Je me suis rapproché de toi subtilement. Tu vois ? Elle est formidable ma Mwemba Ebolo. Elle est passée en mode furtif à ton insu. Je parierai même que tes constructeurs n'en avaient pas prévu pour toi. Je peux enfin te toucher du doigt, humer ce venin qui circule dans tes cales, placer délicatement sur la fleur de ta coque, le bijou qui nous débarrassera du mal.

Sur le pont, tes colosses écoutent des chansons vulgaires en chantant à tue-tête. Ils doivent être ivres-morts, comme à leur habitude. Ils ont ouvert les vannes. Le suc jaillit en dizaines de litres, et se déverse dans la torpeur de nos eaux. Ramer à tes côtés, me suggère une profonde envie de vomir ! J'ai même l'impression que je mourrai avant d'accomplir ma mission, asphyxié par cette implacable odeur de mort ! C'est donc ainsi chaque soir, tu vomis la mort en quantités industrielles... Non, ressaisis-toi, Moukoury. Il faut le faire !

La roue ! Je ne vais pas passer par quatre chemins. Pour toi, rien que pour toi ma belle, j'ai décidé de faire quelque chose. Trois semaines durant, je me suis reclus dans la quiétude de la mangrove. J'ai traficoté un bidule artisanal. Quelques grammes d'ammoniaque, du soufre,

deux-trois câblages électriques, du ruban adhésif... rien de bien grave, tu sais. Ne me demande pas comment je l'ai fait, l'AIEA en tomberait des nues ! Tu sais, sur YouTube ils t'apprendront à monter même des fusées ! Au final, tout ce qui t'arrivera, c'est pas grand-chose... Juste une petite béance rieuse dans ta coque, trente minutes après que je sois parti.

Ce matin, au village, la nouvelle se répandra comme une trainée de poudre. « La Roue coule ! », « la Roue coule ! » Les femmes mettront sûrement leurs habits de fête. Les pêcheurs ricaneront à s'éclater les gosiers, à la vue de ce spectacle hallucinant par une belle matinée de mai. Ce sera sans doute la désolation pour tous ceux que tu soudoies gracieusement pour qu'ils ferment l'œil sur tes manœuvres. Mais entre nous, ce sera mieux ainsi.

Gods'will NDEH NGANG

THIS IS HOW YOU SURVIVE

It was almost 10 PM, Shuri nervously tapped her leg as she waited for the other girl to leave the bath. She had her loin cloth tied around her chest, her towel on her shoulder, a bucket of water by her side and a bar of *savon* in her hand. Living alongside seven other girls in a small apartment with an external toilet meant that she, alongside the other girls had to cue up and take turns in bathing. Often times in the past, they would bathe together in pairs to make the wait shorter. But as time went on and they stayed longer in Douala, everyone of them became adamant on bathing alone. Shuri had only guessed that they shared the same reason as her. There was a heightened level of understanding between them, and the quiet hours they now shared together had a profound touch of intimacy, a bonding that allowed for so much to be said through closed lips. Ngum, one of the other girls, always had red eyes and shaky knees. She carried around a cigarette bud but they all knew she did not smoke, yet no one asked. Shuri jumped into the bath as soon as the other girl was done, carrying her bucket along with

her. She pulled off her towel and stared at her 22-year-old-body for a while, it was part of her ritual. There was no mirror in the bath, so she stared down over her breast down to her toes. The tears had stopped coming for about a month or so. Whenever she performed this ritual in the past, she would weep and shriek in pain, unable to make peace with what her life had become. Now, a sigh of frustration was all she could muster. She had made peace alright.

The cold water felt like electric current coursing all over her body, boiling the blood running through her veins, rousing her senses and bringing her to life. It reminded her of a time long gone, where in the safety of her parents' house, she had taken long baths with her kid sister, singing songs and laughing out loud to the utter frustration of their mother. There was a serenity in those moments that she never appreciated when she lived them, and in this turbulent reality she now found herself in, those moments became her go to place. In the safety of her mind, once she had blocked out the madness that nested there, she could still hear her sister's loud laughter, and taste of the moments they shared long ago. But like the other people from that life, Shuri had lost all hopes of ever seeing her kid sister again. Her bath was a little longer than the usual

ten minutes, but being the last, she could afford the extra minutes. With her loin cloth wrapped around her chest once more and a sense of focus in her eyes, she grabbed her bucket and made her way to the room. Most of the other girls had left, it will be a day or two before she would see any of them again; that is if she ever saw them again. It was a dangerous world they lived in, a place crawling with uncertainties and monsters around the corner. There was once Mangwi and Swirri who left and never returned a few months prior, but unlike Swirri who turned up with a popular musician, the former was never seen or heard of again. The girls kept coming and going through the room was no one's home, not really. It was a safe space, an oasis per say, where they could stuck up for the journey ahead.

Shuri earnestly longed for a time when she would be free from the room, but most especially, she longed for a time when the girls will just stop coming. It was how they arrived broken and never seemed to heal, but continuously degraded that shredded Shuri's heart. It was the likes of Nstang and Efeti, who took their lives, that made Shuri understand the extent to which others sufferings was. And to what lengths it could push them. No one could survive what they called a life, not

for long anyways. For most girls their age, the dream was to get a career going, marry a fine man and start a family. For her, and the other girls, the dream was to make it out alive, to never have to return to the room. To see the sunrise was not guaranteed for them, and that added unbearable anxiety to their already vulnerable lives.

It was 11 PM when Shuri finally stepped out of the room in a short sexy glittering party dress that hugged her body and exposed her thighs and breasts. She had on the best makeup she could gather and wore the best scented perfume from the girls' stash. On worn out stilettos, Shuri kept to the most lighted part of the street as she made her way to the bike park. She had heard the screams from the room on some quiet nights, the shrieks of fear and then pain. But most of all, she had heard the silence that came afterwards, the sobbing. And then by morning, people will step out to their normal routine. No one cared about girls like her, and she was determined not to be the next voice, screaming in the dead of night, hoping for a savior that will never come.

"Crystal", she said to the Biker.

"*Nkollo!*" the biker replied.

1 Nkollo = 1000 FCFA

“For weti!²? J’ai trois cents.”

“Eeehhh ma chérie, si tu ne veux pas tu laisses non ? Ekie³!”

“Abeg nor, a get na only five hundred for here.⁴”
The biker stared at her with a blank face, as though she had been uttering words in German. She tried again.

“J’ai cinq cent. Pardon chef.”

The biker hesitated a while, mumbling something under his breath. Shuri could not make out what exactly he was saying, but she had a pretty good guess. It was almost cultural for the community’s people to make fun of and disrespect girls like her, especially with her defining classification – “*les bamenda*”. That was her category. For some reason, they were treated as though they were not really Cameroonians, and in some places, foreigners were treated better than “*les bamenda*”. She had tried to comprehend this division, why many people felt the need to distant themselves from “*les bamenda*”, but the more she thought about it, the more she saw reasons

2 For weti! = What for?

3 Eeehhh ma chérie, si tu ne veux pas tu laisses non ? Ekie = My dear, if you cant afford the fare, then move on.

4 Abeg nor, a get na only five hundred for here = Please, I have just 500 FCFA with me.

and justifications in things she should not be thinking about. Like the thing that landed her in the nightmare in which she found herself.

“ok.” He finally said, and she thanked the heavens, though she had long abandoned all belief

“Montez, asseyez-vous bien”⁵

Thoughts zoomed through her mind as they sped through the streets, neon light painting the streets in varying colors. From the eyes of another, this would have been beautiful, but for Shuri, it was an eternal reminder of her predicament. She was trapped here and despite her best efforts, she could not seem to break herself free of bondage. She had been thrown into a lush jungle, for the creatures who called it home, it was paradise. But she was a grassland animal, the jungle was suffocating for her.

Following the onslaught of civil unrest in Bamenda, Shuri like thousands of other people had lost her home, family and livelihood. Had been forced to flee her home and reside in Cameroon’s economic capital – Douala. There were many more displaced people like her than was captured on the statistics high-end officials passed around in their offices, and propagate on the media. They were the people for whom

5 Montez, asseyez-vous bien = Get in, sit tight.

resources were mobilized to render aid but they never received. Of course, she did not know this, but when the NGOs and the civil society in general spoke of internally displaced persons, they focused their efforts in the South West and North West regions of Cameroon. To them, she was considered to have found refuge, or to be better off. But here she was, with thousands of other people, scattered in communities where they could barely communicate.

So, the neon lights didn't bring about any sense of beauty to her perception of the town. Every time she looked at them, she would see writings she could not understand, screaming at her as if to say "GO HOME". And she would have, without a moment's thought, if there was a home to go back to.

During one of the battles in the North West, hers was one of the villages burnt down, hers was one of the families scattered in every direction, hers was one of the lives destroyed before it had a chance to take root. Choking on smoke from their burning house, Shuri could hear the voice of her sister crying amidst the gunshots filling up the space. Shuri looked for her to no avail, screamed her name till her voice failed her. Amongst the many demons that reside in Shuri's head, constantly pushing her to the edge, that

day was the worst of them all. For the last she heard of any of her family members was pain, and she did not even have the opportunity to see them or to help. It was the not knowing, the lack of any information on the welfare of her family that ate her soul away.

Shuri arranged her outfit as she stepped off the bike and prepared to join up with some other girls. She shifted her already short dress a little higher and exposed her breasts a little more. Aware of her beauty and her appealing shape, Shuri had taken the option of exchanging her body for her daily bread, with an incomplete education and zero financial resources, she was forced to use what she had, to get what she needed.

When she walked, she added a sway to her hips, outrightly swinging them from side to side, catching hisses and whistling from every side. One guy came up to her as she made her way to the entrance of *Crystal*, he was clearly drunk and ready to call it a night. He beckoned on her to stop and leaned close to whisper into her ear, while running his hand over her body down to her hip. He reeked of beer and sweat, and was not the start she wanted for her night. She pulled away from him and walked on.

Crystal is a popular club, and like other establishments like it, drunks start pouring

out their doors barely an hour after they open. Shuri had been to many of them around Douala, peddling her trade. She preferred *Crystal* because of the hotel just across from it. It made service rendition a whole lot easier and saved her the stress and insecurity of following a client to some obscure location in the dead of night. That was how many girls never returned home, that was how the corpses kept turning up.

The drunk grabbed her by the hand and yanked her towards himself, she let out a low scream and maintained visible signs of discomfort as the man began raising his voice, becoming increasingly handsy as she tried breaking free. Normally, this would go undisturbed, no one would bother or come to her rescue, but it was different today. One of the bouncers left his post and walked up to the pair, grabbed the man by his trousers and pulled him away from her, violently escorting him off the premises. Insults spilt from his mouth like water from a bad tap, he was going non stop. But being skinny in the face of the bouncer's massive build, all he could do was talk.

"Hey, Shuri right?"

Shuri turned around to see the bouncer standing behind her, he obviously was the one who had spoken and she was more pleased than terrified,

because for the first time in a long time, she had had someone speak to her in a way that was without prejudice and malice. But she pretended not to have taken notice of his words, that is how she had remained out of trouble, by not getting notorious. But he persisted.

“I have seen you here a couple of times, always fighting off people like that”. She remained silent, but somehow petrified by his words. He was directly in front of her now, and she could notice that people were beginning to stare.

“I don’t do bouncers”, she finally managed “That’s alright”, he said “I want you to meet someone. He’ll be here by one and he said I should prepare someone for him”

Shuri illuminated her phone’s screen to check the time, it read 12:05 AM. She remained silent, to refuse was to place a stumbling block to her access of the club in the future and to accept will be to be placing herself in a situation she could not control.

“Make I tok for Fally⁶”, she said

“No, no tell Fally. Na me and you di arrangeam. Joh go see yi like u di normally see yi⁷”, he said, looking at her sternly.

6 Make I tok for Fally = Let me talk with Fally

7 No, no tell Fally. Na me and you di arrangeam. Joh go see yi like u di normally see yi = No don’t tell Fally, this is between you and I. Just go see him as usual.

Somehow, despite his thick beard, very deep voice, and the tattoos on his arms, his eyes were peaceful. So, she nodded in agreement and walked into the club.

Fally was an opportunist who would not allow the girls operate without him getting a piece of the action. Every night, each girl was to pay in a certain amount to him before they could operate. He had his own girls, and so he was trying to put out the competition. He was not the type of man to cross, and was even less the type to trust. There were rumors about him whispered over bottles and loud beer gulps, something about him and some dead girls. Shuri always played it safe with him, let him touch her and fondle her breast – *just another day on the job* she would say to herself.

Shuri had barely sat with some other girls when the bouncer walked in and signaled to her. Shuri made her way to the man and they walked out together.

“A no go even take one-man⁸?” she complained. “I said one o’clock”, the bouncer replied, visibly anxious.

Shuri checked her time again and it was 12:55 AM, she had spent more time with

8 A no go even take one-man = You wouldn't let me have a drink

Fally than she had noticed, and like many things in her life, the time had run past her. The bouncer pointed to a white car parked across the street, just in front of the hotel. He looked at her, all the anxiety evaporating from his eyes, and a calm taking its place.

As she walked away towards the car, she could have sworn she heard him whisper “Farewell”

A man with a small body frame sat at the steering wheel. As per Shuri’s examinations, he could not be more than 35 years of age, he had a crew-cut and his beard was cleanly shaven. He had on a blue shirt on black trousers. On his left hand was a gold plated wrist watch and he looked nothing like her usual clients.

“Tse has talked much about you”, he began. He had a high pitch voice for a man, but his words rolled off his tongue in melody. Shuri could only guess that Tse was the bouncer, but she remained silent. This is not how she planned her night.

“My name is Neba Johnson, and I work to make sure girls like you have a better chance at life.”

Shuri was silent “Girls like me?” She managed “Yes! Tse tells me that you are one of the girls who might be interested in fighting for something better, for a brighter future. And that is what I am offering, a better life.”

“What if I refuse”, she asked.

“You are free to go, but if you choose to stay then we have to leave soon, there are other pickups we have to make tonight.”

“Better life how?” she asked.

“Tse and I work for an organization. We will take you in, provide you shelter and food for six months here in Douala, during that time, you’ll be taught any trade you choose so that you can start a business and support yourself. If you wish you can setup and work in our established workshops, or we provide you with resources to start anywhere you want.” He said.

“So wuna be NGO enh9?” she asked and he shook his head in denial, “we are just a group of people who want to get young anglophone girls off the streets, we don’t need funding to do what we already can.”

“Why?” she asked

“Because we believe that the future lies in the hands of the young people, especially the young girls. We want to make sure that the future is worth looking forward to. We cannot let girls like you fall into the statistics of people who never got to share their uniqueness with the world.”

She looked at him silently, anxiety flooding her system, this could be the night she never returns

9 So wuna be NGO enh = so you guys work for an NGO.

home, this could be why some girls just vanished. Will she be missed, or merely contribute to the statistics of the room? But looking back at her life, what it had become she chose to take her chances with this stranger.

He continued. "It is astonishing how similar lives are beyond certain appearances: they are all unhappy. There is certainly no human being who can say without laughing: "I got everything I wanted from life, I don't ask it for anything more." "Do you honestly believe that?" she asked.

"Yes," he said "that is why we are trying to make life better."

There, in that moment, she believed him and some part of her whispered in a hushed excited tone, "This is how you survive"

Ange Débora TAMDJO TCHUENDEM

LA RÉVÉLATION

Aude était au chevet de Aristide FOSTING, son mari hospitalisé depuis quelques mois déjà suite à une crise d'AVC. Les médecins ne lui avaient pas caché que son état était très critique. Mais en femme pieuse, elle avait toujours espoir comme d'habitude. C'était difficile, cependant elle avait foi en la divinité. Dieu était son seul recours. Avait-elle le choix ? Non !

Depuis leur union, les malheurs ne cessaient de s'abattre sur eux. On aurait dit qu'ils étaient victimes d'un sort. En observant son mari étendu sur le lit d'hôpital elle pensait au fait qu'il avait beaucoup changé après leur mariage. Il était de plus en plus absent, les privant sa fille et elle de sa présence, de son amour et de son attention.

Les rares fois où il était présent, il se contentait de critiquer tout ce qu'elle faisait. Parfois, il la frappait violemment. Quand il la battait, elle se repliait sur elle-même et s'éloignait du monde extérieur, pour ne pas être contrainte de se justifier à tout moment. Son corps était toujours recouvert de blessures.

Deux ans après la naissance de son unique fille, Aude contracta une deuxième grossesse et

pensa que cela stabiliserait enfin sa relation avec son conjoint, mais elle faisait une grave erreur. Aristide ne voulait pas un deuxième bébé et le lui dit clairement !

Un autre bébé en ce moment ? Non ! Cela empirerait les choses. Je préfère que tu avortes. Aude ayant entendu ces mots, elle fondit en larmes. Elle fit exactement ce que lui avait demandé son mari, mais elle ne lui pardonna jamais. Aristide était un brillant avocat au barreau du Cameroun. Pourtant, il ne subvenait pas aux besoins de sa petite famille. Ils étaient obligés de vivre dans la promiscuité, chose que leur famille avait du mal, à croire. Aude était très malheureuse dans son ménage, mais comme toute bonne femme, elle était persuadée que cet homme changerait un jour.

A trente-cinq ans, Aude était encore très timide et naïve, elle croyait à tout ce que lui disait son époux. Elle était originaire de la Région du Littoral, plus précisément Douala. Très réservée, elle s'ouvrait rarement au monde extérieur. Son foyer était sa priorité. Elle aimait Aristide et malgré son caractère répugnant, elle comptait le reconquérir. Elle était résolue à retrouver le compagnon qu'elle avait connu avant leur mariage.

Aude avait un diplôme d'infirmière qu'elle avait

longtemps rangé dans son placard pour se consacrer entièrement à sa famille. Elle pensait bien faire. Ses proches étaient contre cette idée. Aude n'avait écouté personne sur ce coup-là. Son conjoint et sa fille de neuf ans, Maeva, étaient sa raison de vivre. Épouse et mère dévouée, elle était.

Un soir, juste après la visite des infirmiers de garde, son mari s'endormit, et elle ne tarda pas à faire de même. Plus tard dans la nuit, aux environs de deux heures de matin, elle fut réveillée par la voix faible et cassante d'Aristide :

- As-tu besoin de quelque chose ?

- Non ! J'aimerais m'entretenir avec toi.

- A cette heure de la nuit ? Rendors-toi s'il te plaît, tu pourras m'en parler demain.

- Non ! Ce que je veux te dire ne peut attendre c'est très important celle ne peut pas attendre.

- As-tu mal quelque part ?

- Absolument pas.

- De quoi s'agit-il alors ?

- C'est mieux que tu viennes près de moi,

- D'accord.

- Assieds-toi là, dit-il en tapotant une place près de lui sur le lit. Il avait visiblement de la peine à soulever la main, trop lourde pour le peu de force qu'il lui restait.

Aude se demandait ce que son mari malade

pouvait avoir de si important à lui révéler au beau milieu de la nuit. Elle se leva quand même du lit de garde malade assez inconfortable, mais dont la couleur blanche du drap attestait de la propreté des responsables de l'hôpital, et le rejoignit sur le sien. Il lui prit la main et se redressa. Là, un silence pour le moins gênant s'installa. Aristide le regardait droit dans les yeux et cherchait ses mots. On aurait dit qu'il tremblait presque. Aude n'avait jamais vu son mari ainsi.

- Que se passe-t-il ? Tu m'inquiètes.

- Je dois te révéler un secret que je garde depuis quelques années déjà.

Il était paralysé par la peur, à tel point que ses paumes devinrent moites.

- Quoiqu'il arrive, n'oublie jamais que je vous aime, Maeva et toi.

Aude avait de mal à croire ce que son mari disait, car ses actes démontraient le contraire. Elle resta surprise.

- Je sais que tu peux être surprise par mes propos, je sais aussi que j'ai été un mari indigne et que j'ai manqué à tous mes devoirs. J'en suis navré. S'il te plait Aude, pardonne moi.

Son mari lui prit la main et la serra fort.

- Aristide, malgré tout je t'aime et mon amour pour toi n'as pas diminué d'un centime.

- Je crains que tu ne cesses de m'aimer après

tout ce que je m'apprête à t'avouer.

- C'est aussi grave que ça ?

- Oui ! Hélas !

- Parle ! De quoi s'agit-il ? Elle s'imaginait déjà le pire.

- Un an environ après notre mariage, tout juste après la naissance de Maeva, lors d'un de mes multiples voyages d'affaires, j'ai fait la rencontre d'une jeune fille, qui se prénomme Eva.

Aude lâcha immédiatement la main de son mari comme si celle-ci était tout à coup devenue brûlante. Néanmoins, elle resta attentive à ce qu'il racontait.

- Sa conception de la vie, ainsi que sa mentalité m'ont tout de suite séduit. Elle avait une de ces fougues que je ne rencontrais nulle part, même pas chez toi, ma femme. Nous sommes restés en contact, vu qu'à cette époque, elle était assistante juridique dans un cabinet d'avocats partenaires. Je faisais régulièrement des voyages à Yaoundé pour la voir. Je me disais que c'était juste une passade, que le feu de cette passion nouvelle allait rapidement s'éteindre. Très vite, je fus comme grisé par elle, et je commençais à prendre cette aventure extra conjugale au sérieux. Il marqua une pause, et scruta le visage de sa femme, il était raide comme un cadavre et dépourvu d'émotions. Il aurait tout donné pour

savoir ce qu'elle avait dans la tête à ce moment précis.

- Et ensuite, que s'est-il passé ? Demanda Aude de but en blanc brisant ainsi le silence.

- Tout allait bien entre nous jusqu'au jour où j'arrive à Yaoundé et qu'elle m'annonce qu'elle attendait un bébé. J'étais stupéfait, et je lui ai d'abord dit qu'il était hors de question qu'elle garde cet enfant, parce que bien qu'elle ne le sût pas, j'étais un homme marié et j'avais déjà une famille. On ne pouvait donc plus continuer ensemble. Elle a d'abord menacé de me traduire en justice pour abus de confiance, et de te mettre au courant de tout. Elle me disait que je n'avais pas le droit de l'abandonner dans cet état.

Je me suis donc retrouvé pris au piège, je ne savais que faire. J'ai malgré tout décidé de repousser la date de notre rupture jusqu'à la naissance du bébé. Je me suis dit alors que j'aurais les idées claires à ce moment. Mais le jour où celui-ci est finalement venu au monde, et que j'ai découvert que c'était un garçon, mes plans ont complètement changé, car je désirai tellement un garçon.

De plus en plus, je ne pouvais me passer de Yann et de sa mère. Ils sont devenus indissociables de mon quotidien. Je ne sais pas comment elle réussissait à faire cela, mais l'amour que je

portais à Eva grandissait de façon démesurée un peu plus chaque jour. Elle était devenue de plus en plus gourmande, exigeante. Elle voulait même que je la loge dans un appartement. Son désir alla plus loin, elle voulait que je vous abandonne pour vivre avec elle. Voilà ce qui compliqua les choses entre elle et moi. Et à mesure que le temps passait, elle avait un nouveau caprice. Je n'en pouvais plus de ce secret, il était très lourd à porter. Un jour, je fis appel à mon frère Chris à qui j'avouai tout. C'était une façon de libérer ma conscience.

- Donc Chris était au courant de ceci ?

- Oui, mais je lui avais demandé de ne pas en parler.

- Incroyable !

- Chris m'a dit de faire attention puisque j'étais déjà mouillé jusqu'au cou.

Quartés ans après la naissance de Yann, on accueillait notre second fils Stan. D'ailleurs, c'est à cette période que Eva fit la connaissance de Chris. Il faut dire qu'ils s'entendaient bien. Il est d'ailleurs devenu le parrain de Stan. Pendant mes visites à Yaoundé, il m'accompagnait très souvent. Les choses étaient allées tellement loin que je ne pouvais tout simplement te mettre au courant de la situation sans risquer de te perdre.

-ARRETE !!! cria Aude. Je ne veux plus entendre

un seul mot sortir de ta bouche.

Le visage de Aude était baigné de larmes, elle avait fait son possible pour se contenir, mais c'en était plus qu'elle ne pouvait supporter. Elle avait l'impression d'entendre le récit d'un mauvais film. C'était comme si on lui enfonçait un couteau dans la chair. Elle suffoquait à tel point qu'elle en avait des vertiges.

- Je suis sincèrement désolé, si tu pouvais imaginer, dit Aristide en éclatant en sanglots à son tour.

- Je me fous de tout ce que tu pourrais donner comme explications. Je me moque de tes excuses, Aristide. Qu'est-ce que je n'ai pas fait pour toi ? Est-ce que c'est cette bonne femme qui est à tes cotés à cet instant ? Depuis que nous nous sommes mariés, ai-je un seul jour manqué à mon devoir d'épouse ou de mère ? Où ai-je fauté ? J'ai toujours fait ce qu'il fallait pour te rendre heureux. Je me suis plié en quatre pour ton bonheur, mais il ne t'a pas fallu du temps pour me tromper avec la première venue. Juste un an, Aristide. Un an ! On n'avait même pas encore déballé tous nos cadeaux de mariage. Quelle cruauté ! En fait, tu ne m'as jamais aimée, je comprends mieux les choses maintenant.

-Si ! Je t'ai toujours aimée, et je t'aime encore.

- Ce n'est pas vrai ! Je ne suis qu'un objet pour

toi. Je suis restée à tes cotés comme une sotte pendant toutes ces années, alors ne me répète plus jamais ces mots. Sais-tu vraiment ce que signifie amour ?

La colère de Aude avait atteint un certain seuil et elle hurlait presque. Sans réfléchir, elle s'agrippa sur Aristide et se mit à le secouer à la mesure de la rage qu'elle ressentait. Tout ce vacarme ne tarda pas à alerter les infirmiers de garde environnant qui sont venus au secours du patient. Ils arrivèrent à temps pour calmer la tension.

Malgré l'heure tardive, Aude prit le parti de sortir de la salle où était allongé son époux. Elle alla faire quelques pas à la cour de l'hôpital. Elle était stressée, très remontée contre cet homme pour qui elle sacrifia tout. La déception se lisait sur son visage. Mais que pouvait-elle faire ? Rien ! Tout était déjà fait. Elle passa toute la nuit hors de la chambre de son conjoint. Ce n'est qu'au petit matin qu'elle décida de retourner auprès de son mari. Celui-ci était encore endormi.

Elle s'assit sur la chaise à dossier tout prêt de son lit. Elle était toujours au même endroit lorsqu'il ouvrit les yeux une heure plus tard. Leurs regards se croisèrent, Aristide semblait tourmenté. Aude lui en voulait énormément. Les soins qu'elle apportait à son mari se firent cette

fois-là de façon machinale et elle n'avait prononcé aucun mot depuis son réveil, craignant que ce ne soient des cris qui sortiraient de sa bouche, en lieu et place de mots. Elle fut tirée de ses pensées par le bip de la machine à laquelle était relié son époux.

Aristide était en train de faire à nouveau un AVC. Affolée, elle courut vers les infirmiers pour les alerter. Ceux-ci se précipitèrent au chevet de son mari, l'empêchèrent d'entrer et même les cent pas qu'elle effectua dans le couloir ne réussirent à la calmer. Il était vrai que malgré les aveux de la nuit précédente, son amour pour son mari n'en était pas moins ardent. Les ongles qu'elle rongea à cet instant précis étaient la preuve qu'elle tenait encore à lui, et qu'elle pria pour qu'il ne quitte ce monde. Elle eut l'impression que ce moment était interminable. Lorsque les médecins sortirent de la chambre, ce fut de façon anodine et désintéressée qu'ils lui annoncèrent que son mari n'avait pas survécu à la dernière attaque. Tels étaient donc les derniers moments que Aude passa avec son mari. Elle ne savait quoi ressentir : De la haine ? De la colère ? De la tristesse ? Elle ne savait plus où elle en était. C'est donc avec la plus grande peine du monde qu'elle effectua les formalités d'usage, en informant famille et amis de la triste nouvelle. Leur arrivée

à l'hôpital fut accueillie comme une bénédiction par Aude, car elle n'avait pas la force de gérer le stress relatif à la mise en bière. Pendant qu'elle errait dans les couloirs de l'hôpital elle se fit accoster par une dame qu'elle ne reconnut pas au premier abord.

- Aude ? Aude ELAME?

- Oui ! C'est bien moi. A qui ai-je l'honneur ?

- Tu ne me reconnais pas ? C'est Mélanie de la classe de terminale.

- Mélanie ?

- Oui, Mélanie ESSOMBA au collège les lauréats. Aude ouvrit grand les yeux elle, n'arrivait toujours pas à reconnaître son ancienne camarade. Le temps l'avait changée.

- C'est bien toi ?

- Oui, c'est bien moi.

- Qu'est -ce que tu fais la ?

- Mon mari était hospitalisé ici.

- Était ? Il est sorti ?

- Non ! Il est mort il y'a quelques heures.

Mélanie posa la main sur sa bouche

- Mes sincères condoléances, ma belle. Qu'avait-il ?

- Il a fait une crise d'AVC.

- Le pauvre...mais tu m'as l'air plutôt sereine pour une personne qui vient de perdre sa moitié.

- Je ne sais même pas si c'était ma moitié ou celui

d'une autre personne. Tu ne me croiras pas si je te dis que je ne sais même pas quel sentiment m'anime en ce moment.

- Je ne te comprends pas du tout.

- Moi non plus ! N'essaie pas, ce sera peine perdue.

- D'accord.

- Et toi, que fais- tu là ?

- Je suis propriétaire de cette clinique.

Aude leva les yeux en l'air et regarda autour d'elle.

- De cette clinique, tu dis ?

- Bah oui !

- Tu as donc vachement réussi ta vie.

- A un ou deux détails près, je peux me permettre de le dire.

- Je vois...

- Qu'est- ce que tu deviens ?

- Après mon baccalauréat, j'ai fait des études d'infirmière. A l'issue de cette formation, j'obtins mon diplôme que je n'ai malheureusement pas exploité. Contrairement à ce que tu pourrais penser, je n'ai pas cherché un emploi. Je me suis mariée, et j'ai une fille de dix ans, ma seule raison de vivre désormais.

- C'est formidable ça ! Mais pourquoi n'as-tu pas cherché un travail ?

- Par amour, je l'ai fait par amour, rien de plus.

- Par amour ? Comment ça ?
- C'est très simple, j'ai toujours gardé à l'esprit que vies professionnelle et conjugale étaient incompatibles pour une femme.
- Je ne partage pas ton avis.
- Es-tu mariée ?
- Non, je suis célibataire et sans enfants. Malheureusement, je n'ai pas eu cette grâce.
- Vraiment ?
- Oui. Mais c'est mon vœu le plus cher. Malgré mon âge, je ne désespère pas.
- Beaucoup de courage. En compensation, tu as eu une belle réussite professionnelle.
- Je ne te le fais pas dire. Après mon baccalauréat, je suis allé à l'étranger pour poursuivre des études de médecine, et je me suis spécialisée en cardiologie. Je me suis décidée à rentrer au pays ouvrir ma clinique.
- Très beau parcours. Sans faute.
- Merci ! Dis-moi, as-tu des nouvelles de Samantha ?
- Non, je suis restée en contact uniquement avec Stéphanie.
- Et moi avec Inès. Et dire qu'à l'époque, on s'était juré de ne jamais se séparer.
- Eh bien ! La vie en as décidé autrement. Que devient Inès ?
- Elle est marié à un salopard qui passe toute sa

vie à la bastonner. Je t'assure si tu la vois, elle est méconnaissable.

- La pauvre !!! Il faut dire que chacun a son lot de souffrances.

-A chacun son fardeau

- C'est étonnant comme les vies se ressemblent au-delà de certaines apparences : elles sont toutes malheureuses il n'y a certainement pas un humain qui puisse déclarer sans rire « j'ai obtenu de la vie tout ce que je voulais, je ne lui demande plus rien.»

- Tu ne crois pas si bien dire.

Diane Annie AAN TJOMB

UN AVENIR STRANGULÉ

Je me nomme Lédès, je suis âgé de treize-ans et je suis un enfant entièrement à part. Issu d'une famille multiculturelle, je résidais depuis ma naissance dans la ville de Kumba, une ville située dans la région du Sud-ouest du Cameroun, avec mes géniteurs.

Mon père était originaire de la Sanaga-maritime, ma mère quant à elle venait du Sud-Ouest. Quelques années plus tôt, mes parents avaient accueilli la petite sœur de ma mère, qui vivait à Balikumbat dans la région du Nord-ouest, ainsi que ses trois enfants, pour des raisons que j'ignorais à cette période. Maintenant, je sais qu'elle avait perdu sa maison et tous ses biens, consumés par des flammes. Avec trois enfants, où pouvait-elle aller ?

Mes cousins quant à eux sont du Sud, région d'origine de leur père, parti à « la conquête du monde », une belle expression pour ne pas parler d'aventure. Lorsque mes cousins arrivèrent chez nous, je ressentis de moins en moins la solitude qu'éprouvent les enfants uniques. Avant, je n'avais personne avec qui m'amuser, car j'étais

seul. En effet, je suis né douze ans après l'union de mes parents. C'est sans doute pour cela qu'ils me firent appeler « Bénédiction », traduction littérale de mon nom en français.

Cela fait quelques semaines que je déambule dans les rues de Douala à la recherche d'une vie meilleure. Ce n'est certainement pas l'endroit indiqué pour se construire un bel avenir mais, pour l'instant, c'est ce qui m'est accessible. En journée je suis laveur de voitures, et en soirée chargeur de bus. Mon petit sac à dos dont je ne me sépare jamais est le seul bien que je possède. Il contient deux vêtements de rechange et une brosse à dents. Je m'endors là où la nuit me trouve et c'est généralement sur les bancs de salles d'attente des agences de voyage parce que là-bas, personne ne m'importune. En réalité, mes nuits ne sont pas des nuits de sommeil, mais plutôt des nuits de méditations. Je ne médite pas sur le nombre impressionnant de moustiques que je dois nourrir avant le lever du jour, mais plutôt sur le sort de tous ceux que j'ai laissés dans ma région natale : pas une semaine ne s'écoule sans qu'ils ne vivent un drame. Chaque soir, je repense à ma mère qui se morfond dans les larmes à cause de mon départ de la maison. Je repense à mes cousins qui, malgré leur jeune âge s'adaptent à être sur le qui-vive ; ils ont

intégré cela comme un style de vie. Je repense à Issa mon ami et nos délires d'enfance, et enfin je repense à mon avenir brutalement arraché à la vie.

Avant, j'étais un garçon doué à l'école : j'écoutais assidûment mes leçons en classe, je les révisais à la maison et lors des évaluations, j'obtenais les meilleures notes. Je faisais la fierté de mes parents qui m'encourageaient à me surpasser car, me disaient-ils, mon avenir en dépendait. Ils me citaient sans cesse des modèles de réussite pour que je m'en inspire en grandissant. J'aimais lire tout ce qui me passait sous la main. Lorsqu'on m'envoyait acheter du pain, je m'attardais toujours à lire ce qui était écrit sur l'emballage. J'étais très petit, mais j'aimais déjà me cultiver. Les adultes me trouvaient très curieux parce que je les inondais de questions, et lorsque les réponses n'étaient pas claires, j'en reposais d'autres, jusqu'à ce que je sois satisfait des réponses qui m'étaient livrées. Ce n'était pas un exercice facile pour certains adultes, que je voyais parfois se dérober à mon arrivée.

Avant, j'aimais m'amuser. Mon meilleur ami Issa et moi accordions beaucoup de place à des jeux créatifs : fabriquer des maisons, des voitures et des bicyclettes en bambous. Quelques fois, c'était des avions, des bateaux en papier et même

des fusils. Malheureusement, pour se livrer par la suite à des jeux de guerre. Issa et moi étions en perpétuelle compétition quelle qu'en était l'activité. A l'école, c'était mon plus grand ami et aussi mon plus redoutable rival. Lorsqu'à la fin d'un trimestre j'occupais la première place, il occupait la deuxième et le trimestre suivant, il prenait mon rang et moi le sien. C'était un coude à coude qui restait amical. Il nous arrivait aussi d'obtenir les mêmes moyennes et donc les mêmes rangs : l'un premier, l'autre premier ex aequo, et vice-versa. La troisième place ne nous intéressait pas. D'ailleurs, nous n'avions jamais su à quoi elle ressemblait.

J'étais un enfant éveillé, équilibré, destiné à un brillant avenir. Je vivais dans le meilleur des mondes et j'avais à mes côtés les meilleurs guides qu'étaient mes parents. A cette époque-là, je n'avais que huit-ans. Bien avant que le monde ne bascule et que le ciel ne perde sa coloration. C'était bien avant que les écoles ne soient obligées de fermer leurs portes et que le village ne se vide. Depuis le début du mois de décembre 2016, nous avons perdu notre quiétude. Le doux chant matinal des oiseaux fut remplacé par le bruit assourdissant des coups de feu.

Avant, je me délectais en regardant les films de guerre à la télévision. Mais aujourd'hui, j'ai du mal

à prononcer ce mot ; j'en suis terrifié ! Je sais de quoi il s'agit pour l'avoir vécu. Je continue de subir les séquelles irréversibles de cette nébuleuse. Où-est mon père ? Je n'en n'ai aucune idée. Il avait fui le village avec plusieurs de ses compères lorsque les séparatistes - ceux qui luttent pour que les régions du Nord-ouest et Sud-ouest Cameroun forment un Etat indépendant de celui du Cameroun - voulaient les recruter dans leurs rangs. Il est difficile de déterminer si je suis orphelin de père ou pas. Dans tous les cas, je suis déjà préparé à l'éventualité de sa mort car, cette longue absence et ce long silence n'ont rien de rassurant.

Pendant trois années, nous fûmes privés d'école, moi et tous les autres enfants de ma région. Privés de loisirs parce que là-bas, on vit dans la peur, les menaces et les abus de tout genre. A plusieurs reprises, ma mère fut tentée de nous amener nous installer ailleurs, comme la majorité des personnes qui quittaient le village. Mais où pouvait-elle aller ? Elle ne connaît pas d'autres régions comme la sienne. Elle n'est pas de ceux qui sortent de leur zone de confort, quand bien-même celle-ci représente un danger. Elle n'a pas le goût du risque et souffre d'une peur malade de l'inconnu. Elle se perdrait dans un environnement où elle n'a aucun repère.

Je ne lui ferai jamais le reproche de n'avoir pas fait le choix de partir comme la plupart. Je ne lui dirai jamais qu'elle n'a pas pris la bonne décision car, c'est difficile de juger et de condamner quelqu'un lorsqu'on n'a pas vécu son histoire, lorsqu'on ne connaît pas ses luttes, et lorsqu'on n'a pas la mesure du poids de son fardeau. Ma mère avait fait le choix de rester pour assurer notre sécurité. Plusieurs personnes s'étaient déplacées et nombreuses parmi elles n'étaient pas arrivées à la destination espérée. Certains avaient péri sur le chemin de l'exil, transpercés par des balles, et d'autres vivent dans la plus abjecte précarité au sein de leur asile. Les filles sont pour la plupart exposées à toutes formes d'abus sexuels pour trouver à manger, et les garçons recrutés dans les gangs de bandits. Heureusement, il y en a quelques-uns qui réussissent à s'en sortir, mais au prix de quels sacrifices ?

Ma mère nous donna tout ce qu'elle pu pour nous maintenir en vie. Elle fut désormais le chef de famille ayant à sa charge cinq personnes : sa petite-sœur, ses trois enfants et moi. Grâce à ses efforts et malgré ses faibles moyens, nous n'avions jamais passé une journée sans manger, même si les portions des repas n'étaient plus pareilles et les fréquences irrégulières : certains jours l'on se contentait d'un seul repas.

Les gens ne savent pas de quoi ils parlent lorsqu'ils évoquent la guerre. La plupart du temps, j'entends dans les médias, des adultes en parler avec désinvolture et légèreté. Ils n'ont même pas conscience de la gravité des dégâts, dont les plus importants sont d'ordre psychologique. Avec toutes ces scènes odieuses qui remontent dans mes souvenirs, rien ne sera plus pareil pour moi, que je le veuille ou non. On sait toujours quand une guerre commence, mais jamais quand elle se termine. L'épisode le plus obscur de ma vie s'est déroulé il y a quelques mois, quatre ans après le début de la crise. Ce jour-là, en plein midi, je crois que l'astre lumineux aurait dû s'éteindre pour ne pas poser sa lumière sur une telle barbarie. Dire que c'était horrible me semble être un euphémisme.

Ce matin-là était ordinaire, tout était calme. Le crépitement des Kalachnikovs ne s'était pas substitué au doux chant des rares oiseaux qui nous restaient dans le village. Rien ne présageait qu'il allait se passer quelque chose d'insoutenable dans la journée. C'était un samedi, et nous avions cours au collège. Nous étions parfois obligés d'aller à l'école le week-end, parce que le lundi est un « Ghost town » depuis le début de la crise. Il est formellement interdit de mener une activité le lundi. Chacun reste chez lui sans

opposer la moindre résistance, de peur de subir des représailles. Je n'avais aucune envie de me rendre à l'école ce jour, mais ma mère détenait une formule pour me faire passer ce genre d'envie :

- Pense à ton avenir ; à mes sacrifices et à la volonté de ton père qui souhaite que tu deviennes un éminent universitaire dans ce pays.

Ces paroles à elles seules réussissaient toujours à me redonner de la force. Je me levai, m'apprêtai et allai chercher mon ami Issa avec qui je cheminai toujours pour l'école. Issa et moi avions accusé un énormeww retard scolaire à cause de cette maudite guerre. A treize ans nous étions encore en sixième, pourtant nous devrions être à la fin du premier cycle du secondaire. Chaque matin sur la route de l'école, nous évoquions des sujets d'ordre politique et social. Ma mère nous répétait lorsqu'elle nous surprenait dans des débats passionnés que ce n'était pas des sujets pour enfants. Des enfants ? En étions-nous encore ? Je ne le crois pas. La guerre nous avait précocement propulsés dans le monde froid et glacial des adultes ; elle avait arraché une partie de notre enfance et avait dévié la trajectoire de notre destin. C'était pour cela qu'à treize ans, Issa et moi débattions des affaires politiques. Les questions les plus récurrentes étaient celles de savoir ce que font

nos dirigeants pour mettre fin à ce cauchemar, pour améliorer nos conditions de vie, pour que nous ayons le droit de vivre dans les mêmes conditions que les enfants qui se trouvaient dans d'autres régions. Nous en voulions énormément aux séparatistes qui avaient prêté l'occasion à des miliciens constitués de personnes sans foi ni loi de commettre des crimes et des pires atrocités. Qui prétend vouloir affranchir son peuple de la servitude en l'opprimant ? Qui tue le peuple qu'il aspire à gouverner ? Issa et moi pensions qu'à l'avenir, nous serions des meilleurs dirigeants, que nous débarrasserions le monde d'injustices et de guerres, et que nous préserverions jalousement la terre que nos enfants nous ont prêtée.

En mi-journée, je fus témoin de quelque chose d'épouvantable : dix hommes armés de fusils et de machettes firent irruption dans notre salle de classe et ouvrirent le feu. Entre cris, pleurs et frayeur, mes camarades et moi eûmes le courage, dans un instinct de survie, de nous jeter par les fenêtres arrière de notre salle de classe située au premier étage du bâtiment. Après ma chute, tout devint sombre, le ciel s'obscurcit, la nuit tomba d'un coup. C'est plus tard que l'on m'apprit que je m'étais évanoui. Malheureusement, plusieurs d'entre nous se retrouvèrent à l'hôpital avec des

fractures et des blessures graves. A mon réveil, j'étais couché dans un lit avec une main bandée. J'avais eu un léger déboitement de l'avant-bras droit. Auprès de moi, je vis ma mère et sa sœur avec des yeux remplis de larmes puis, j'entendis ma mère tenir des propos que je n'aurais jamais imaginés venant d'elle :

- J'ai envoyé mon enfant à l'école pour qu'il soit instruit et devienne un homme important dans la vie ; je ne savais pas que je le conduisais tout droit vers la mort. De mon vivant, il ne remettra plus les pieds dans un établissement scolaire.

Ces mots me déchirèrent le cœur, car une fois de plus, les conséquences de la guerre venaient de m'arracher le rêve auquel j'aspirais. Elle venait de tordre le cou à mon avenir. A ma sortie d'hôpital, l'on m'annonça une nouvelle qui me replongea dans le noir une seconde fois : mon ami Issa et sept autres camarades qui se trouvaient dans la même salle que moi avaient succombé à leurs blessures. Ils avaient été précocement arrachés à la vie.

Lamentations :

- Issa, Issa, Issa, combien de fois t'ai-je appelé ? Réponds -moi ! Pourquoi fais-tu la sourde oreille

? Lève-toi pour qu'on refasse le monde à notre convenance. Je ne te laisserai pas te coucher dans cette lugubre tombe. Lève-toi pour qu'on réalise nos rêves d'adolescents : toi ingénieur, et moi chercheur. Mais dites-moi qui donne les armes aux animaux pour tuer les enfants ? Un enfant est inoffensif ! L'enfance c'est l'innocence, c'est l'insouciance, c'est la fragilité, c'est la vulnérabilité, bande de tarés !

Issa, ils nous ont arraché notre enfance, enlevé notre décence. Ils nous ont privés d'école et de loisirs. Ils ont incendié nos rêves et notre avenir. Ils nous ont rendus orphelins et ont mis le feu aux hôpitaux qui nous administraient des soins. Comme si notre vie n'était pas déjà assez dramatique, ils sont venus pour nous l'ôter lâchement, en plein jour.

Cher papa, où que tu sois, je suis désolé, je ne serai pas ce grand intellectuel que tu as tant voulu que je sois. L'avenir est brouillé, incertain et sombre. Je suis déséquilibré et brisé en mille morceaux. Peut-être le temps me reconstituera, peut-être pas.

Oh mère qui m'a tout donné, demain je m'en irai après avoir mis mon ami sous terre. Je sais que tu souffriras de mon absence mais crois moi, tu survivras. Je suis hanté par de mauvais souvenirs. La vie est devenue insipide depuis

le 24 octobre dernier. Je vis comme si j'étais mort ; je fais des choses qui ne me ressemblent pas ; j'ai l'impression d'être un zombie. Mère, nous sommes venus dans ce monde comme tous les autres, mais, nous avons certainement été médiocres. Les meilleurs vivent en toute quiétude dans la plus paisible sérénité et pour se faire bonne conscience, ils nous disent que c'est étonnant comme les vies se ressemblent au-delà de certaines apparences : elles sont toutes malheureuses. Qu'il n'y a certainement pas un humain qui puisse déclarer sans rire : « J'ai obtenu de la vie tout ce que je voulais, je ne lui demande plus rien. » Mais ils ont tort de croire que c'est suffisant pour nous consoler. Même si toutes les vies sont malheureuses, c'est toujours mieux de connaître la souffrance dans la Paix.

A vous qui évoquez la guerre à longueur de journées sur les réseaux sociaux avec un smart phone ou derrière un clavier d'ordinateur, je ne vous souhaite pas de vivre le tiers de ce que nous vivons. Pendant la guerre, rien n'est plus comme avant et après la guerre, rien ne sera plus comme avant. Le bilan d'une guerre ce sont : des déplacements en masse, des pertes matérielles, des handicaps lourds, des traumatismes, des mort-nés, des morts précoces, des braquages à outrance, des viols, des épidémies, des

analphabètes, et le couronnement, c'est la famine. Pendant la guerre, on trouve la mort partout, même à des endroits improbables. La guerre est le festival des morts-vivants.

A vous qui pouvez nous apporter des solutions pour cette sortie de crise, n'hésitez pas. Je parle pour tous les enfants des régions en crise qui espèrent retrouver le cours normal de la vie, et même pour ces enfants nés en pleine crise qui ne savent pas que ce qu'ils vivent est loin d'être une vie normale.

A vous qui êtes indignés, ne relâchez pas les dénonciations. Pour que mon ami Issa et tous mes autres camarades ne soient pas morts pour rien, je vous prie de joindre votre voix à la mienne pour dénoncer l'horreur et crier notre amertume et notre exaspération. A tous les enfants comme moi que cette guerre a envoyés dans la rue sans abris, levons-nous et crions encore plus fort pour que notre avenir nous soit restitué. Ce que la guerre nous a dérobé ne reviendra plus, mais puisque nous sommes un peuple résilient, sauvons ce qui nous reste pour reconstruire quelque chose de solide et d'admirable. Nous ne demandons rien d'autres que de retrouver notre dignité humaine et l'espoir d'un avenir meilleur entant que filles et fils du Cameroun, notre chère patrie, notre terre chérie.

Steve Junior DAPENOU MBOUGNIA

UN SI LONG CRI

Il avait pris sa sœur et tous deux s'élançèrent aussi vite que possible sous son lit. Le lit ne servait dorénavant qu'à ça. Plus personne ne s'hasardait encore à y dormir dessus, surtout pas la nuit. Par expérience, les gens disaient : « A *Bamenda*, – surtout dans ses bas-quartiers – si tu dors la nuit, tu risques ne plus te réveiller car dans cette ville, la mort ne prévient pas. Elle te surprend avant que tu n'aies le temps de crier, avant même que tes proches n'aient le temps de hurler. Tant que tu y vis, le sommeil est un luxe que seuls les morts peuvent s'offrir. A chacun de choisir : vivre ou dormir. »

Dans cette ville, la population était prise au milieu de deux feux. Les cratères creusés par des balles perdues sur des murs caricaturaient tellement bien, *un peu trop même*, l'âpreté de cette guerre fratricide. Les cris fusaient dans les rues à des heures tardives, mais ses habitants s'y étaient habitués. Le sifflement strident des balles était un opéra nocturne pour ces pauvres âmes innocentes, piégées au milieu de deux camps qui s'affrontaient de jour comme de nuit

sans aucun répit, sans aucune pitié.

Jack avait déjà perdu tout, et presque tous ceux qu'il aime. Son père a succombé sous ses yeux inoffensifs. Il gisait dans cette mare de sang, les bras le long d'un corps mutilé et inerte, les lèvres fendillées et béantes, les yeux grands ouverts, le fixant sans le voir et au milieu du front, un petit trou hypnotisait le jeune homme. Une balle, une seule. Sa mère avait été kidnappée quelques jours plus tard par des inconnus. Ils prétendaient se battre pour la cause anglophone et accusaient cette veuve d'apporter son soutien à l'armée camerounaise ; et depuis ce rapt, elle n'était plus jamais revenue. Un matin de « *Ghost Town* »¹, au pied de la porte principale de la maison familiale, une enveloppe avait été déposée, comme un vulgaire papier ; à l'intérieur, un doigt serti d'une alliance. Deux noms y étaient gravés : celui d'un père assassiné et d'une mère qu'il ne cherchait plus depuis plusieurs jours parce qu'il en était sûr, elle n'était plus de ce monde.

Sa petite sœur Jane, âgée de dix ans seulement, était tout ce qu'il lui restait. Il aurait tout accepté et assumé. Il aurait accepté d'être traité plus bas qu'une vulgaire vermine. Il aurait enduré tous les malheurs jusqu'au sacrifice extrême, pour rester avec elle et la protéger. Il lui

1 Ville fantôme ou ville morte

était tout simplement inconcevable de la perdre. Il aurait voulu la prendre et quitter ce cimetière qui leur servait de logis, s'enfuir de cette ville maudite. Mais où serait-il allé ? Qu'aurait-il fait ? Qui deviendrait-il ? Et Jane ? S'il était vrai que chaque minute passée dans cette maison les rapprochait un peu plus de la dernière demeure de leurs parents, ils ne voulaient pas quitter l'habitation dans laquelle ces derniers avaient bâti toute leur vie. Non, pas dans ces conditions ! Jack encore un peu plus que Jane. Il avait entendu son père, quelques minutes avant son départ pour l'au-delà, susurrer à son oreille : « Never give up ! Separatists can kill our bodies but never our love for Cameroon. » Puis derrière le crâne du pauvre homme agenouillé, fatigué de mendier la clémence de ses bourreaux, une balle se fraya un chemin ; elle acheva sa course au milieu de son front.

En mémoire de son père, il devait résister. En mémoire de sa mère, il se devait de rester en vie. En tant qu'aîné de huit ans de Jane, il devait la protéger. C'était son devoir, sa mission. Sauf que... parfois, la vie vous montre qu'au-delà de vos convictions et de vos désirs personnels, elle seule dicte le tempo du jeu qui porte son nom. Si par un concours d'évènements qu'elle maîtrise, elle peut vous faire atteindre les cimes,

elle sait également ébranler comme un château de cartes, tous vos engagements, et vous faire bouger de vos prises de position que vous disiez inaltérables. Cette nuit-là, elle s'apprêtait à démontrer sa puissance.

Une très grande agitation secouait *NewTown Avenue*. Dans ce quartier précaire – pour ne pas dire ce bidonville – de *Bamenda*, partout s'élevaient des voix indistinctes, inaudibles. Mais à ces heures, quand ces bruits épars se faisaient entendre, par expérience et par habitude, la population se terrait. Jack n'y faisait pas exception. Il avait saisi sa sœur, et ils s'étaient *réfugiés* sous son lit. Il le faisait toujours par précaution car même si depuis la disparition de leur mère, ils n'avaient plus reçu de visites inappropriées, voire suspectes, pour s'assurer de rester en vie dans ce quartier, il était impératif de rester prudent. Ce soir-là, bien leur en prit ; quelques minutes plus tard, ils entendirent tambouriner à leur porte.

« Ouvre-moi cette porte immédiatement. Ils arrivent. Je te jure si on nous arrête, je te descends avant qu'ils n'aient le temps de le faire.

- Elle est fermée.

- Elle est fermée ça veut dire quoi ? Mais casse-la. Tu ne peux pas utiliser ton cerveau ? »

Deux coups de feu sur la serrure et voilà la porte ouverte. Des inconnus dans la maison.

Jane jeta sur son frère un regard plein d'inquiétude. Jack la prit dans ses bras et feignit la quiétude. Il respira profondément afin de ralentir son rythme cardiaque qui s'était accéléré depuis la première détonation. Son heure était-elle venue, se demandait-il. Était-ce l'heure pour lui de faire ses adieux à Jane, il refusa d'y penser. Il ne devait pas mourir, pas maintenant, pas devant elle. Il ne voulait plus voir ou même imaginer des larmes dégouliner sur le visage de son « tout » – comme il l'appelait. Alors il se ressaisit. Seuls, abandonnés à eux-mêmes, chacun sans le dire songeait inéluctablement que cette visite inopinée pourrait sonner le glas. La sœur pensait perdre son frère, mourir, ou que tous les deux seraient abattus ; le frère ne pensait qu'à protéger sa sœur au péril de sa vie.

Des voix rocailleuses d'hommes parvenaient jusque dans leur cachette. Ils échangeaient des mots violents, l'un accusant l'autre d'être la cause de leur échec.

« Un homme, il ne s'agissait que de tuer un seul homme et de repartir. Mais toi tu voulais le gros lot. Tu voulais aussi vider son coffre. Fais chier abruti...

- Mais attends, tu sais qu'on a besoin de liquide pour s'acheter des armes ?

- Ça ne veut rien dire. La mission était simple. On le tue et on dégage. Le fric, nous serions

passés un autre jour le chercher. Ce n'était pas très compliqué.

- Pour le fric pas l'time, mais toi pour te faire sa femme, là tu avais le temps. Si nous l'avions tuée, nous serions repartis aussitôt, jamais les cris de sa p... de femme que par ailleurs, je n'ai même pas pu me faire, n'auraient alerté le vigile, et ce connard n'aurait pas alerté l'armée.

- Rien à voir. J'étais le chef de cette opération donc j'ai fait ce qu'il y avait à faire pour marquer les esprits. Non seulement c'était une vengeance à cause des défaites que ce lieutenant nous a infligées, mais les journalistes devaient raconter ça partout partout² sur les réseaux sociaux. La population de ce quartier aurait eu de plus en plus peur de nous et nous aurait redonné le respect récemment perdu ici. Quant à sa maison, on devait avoir le champ libre pour passer récupérer tout ce qu'il devait y rester d'importants là-bas. En plus, ça allait être un repère pour regagner du terrain dans le quartier...

- Seulement voilà où nous en sommes, l'interrompit-il. Nous sommes poursuivis par les forces spéciales à cause de toi et de tes pulsions que tu ne pouvais pas contrôler.

- Tu veux peut-être que je te bute pour te rappeler qui est le chef ici ? Peut-être tu veux rejoindre ce

2 *partout partout* = longuement

lieutenant ? On dirait que tu l'as vu mourir et ça t'a donné des envies de mourir aussi. Je te signale que Don Terror ne me fera rien si jamais il a la bénédiction d'apprendre que tu as crevé. Donc, pour l'amour de ta propre vie, tu ferais mieux de la mettre en sourdine, imbécile.

...

Va vérifier qu'il n'y a personne dans cette baraque, maugréa-t-il.

- Bien sûr qu'il n'y a personne... Ça fait deux mois qu'on a liquidé les parents de cette maison, tu ne te souviens pas ? Ils apportaient leur soutien à l'armée. Je ne suis pas sûr qu'un membre de leur famille ait pu avoir le courage de rester vivre ici.

- Mais toi décidément tu n'aimes pas beaucoup ta vie hein. Toujours à vouloir discuter mes ordres. Je me fous de tout ce que tu dis là. Va vérifier qu'il n'y a personne dans cette baraque. Ça fait deux mois qu'on les a liquidés, ça fait deux mois que l'on a perdu du terrain dans cette zone. Allez bouge toi de là et va faire ce que j't'dis. »

Le subalterne s'exécuta, non sans rechigner. Il passa avec légèreté la maison en revue et acheva son inspection dans la chambre où les jeunes enfants étaient cachés.

Jane, les lèvres tremblantes, voulut crier

quand la porte de la chambre s'ouvrit. Mais, Jack l'en empêcha en lui couvrant la bouche en lui serrant la tête contre son torse. Il attendit ensuite que la porte soit fermée pour la relâcher.

A peine la porte fermée, de nombreux coups de feu se firent entendre. Jane ne put se retenir plus longtemps. C'était trop demander à une jeune fille de dix ans que de l'empêcher de libérer toute sa peur. Si elle se sentait généralement rassurée quand son grand frère était à ses côtés, les paroles qu'elle venait d'entendre, le retentissement incessant des coups de feu qui semblaient se rapprocher de plus en plus d'elle, le défilé des images de sa mère brutalement enlevée, et de toutes les atrocités – comme la tête décapitée de ce policier qui avait été exposée en plein carrefour – que ses pauvres yeux étrangers au conflit avaient vu, l'avaient totalement traumatisée. Elle se lâcha. Jack, dépassé par cette impromptue séquence d'évènements, ne savait plus où donner de la tête. Partagé entre la peur due aux coups de feu et celle due aux cris de sa sœur qui pouvait trahir leur cachette, il essaya de la faire taire.

- Calme-toi. Ils vont nous démasquer. S'il te plaît calme-toi sinon nous sommes morts. Il ne t'arrivera rien. Je suis là, arrête. Allez Jane, arrête s'il te plaît ! suppliait-il les larmes plein les yeux.

Il essaya de retenir les cris de sa petite sœur avec ses mains, avec son corps, avec tout ce qu'il pouvait mais c'était peine perdue. Pour la première fois, il pensait qu'il aurait dû quitter cette maison. Oui, il y a bien longtemps qu'il aurait dû la quitter. Que lui avait-elle apporté ces derniers mois si ce n'est des pleurs à n'en plus finir ? Son père était décédé, sa mère n'était plus là. Son père avait résisté et il était mort. Et lui... et Jane... Jane. Ils n'étaient plus loin de le rejoindre.

Le grincement de la porte vint interrompre ses pensées. Il n'avait entendu ni la fin des coups de feu ni l'arrêt des cris de sa sœur. Seul le grincement de cette porte vint créer un trouble indicible dans son esprit. Aussitôt, il se ressaisit. Finis les remords, place aux invocations, aux implorations. Le nom de Dieu et les versets bibliques ne quittaient plus son esprit. *Seigneur, voici venu le moment pour prouver ton existence*, pensa-t-il.

Il croyait profondément en Dieu. Du moins, ses parents l'avaient éduqué ainsi. Tous deux avaient été consacrés anciens d'Eglise. Tous les membres de sa famille étaient des chrétiens pratiquants, coutumiers des activités paroissiales hebdomadaires, de longs cultes et des dimanches interminables à l'église du coin, *The Holy Spirit*

Baptist Church. Seulement, quand vous faites face inlassablement à des tragédies – comme celles qu’il a vécues – il arrive un moment où vous vous dites que peut-être, oui peut-être que, ce Dieu-là, n’existe pas.

D’un pas lent mais assuré, il voyait des jambes se rapprocher du lit. Un fusil collé à celle de droite. Devant le lit, les jambes s’arrêtèrent net. Une voix d’homme, un tantinet différente des deux précédentes se fit entendre. Elle s’efforçait de résister à son enrouement.

« Sortez de là. Faites vite. Je n’ai pas que ça à faire », leur intima-t-elle.

Les deux enfants firent fi de n’avoir rien entendu et restèrent immobiles.

« Je ne veux plus me répéter, sinon je tire. Sortez immédiatement de là, cria l’homme avant de se racler la gorge. Vous me faites même me défoncer la voix, faites chier. »

Quoique tétanisés, tremblants de partout, ils ne bougèrent pas. Alors l’homme, qui les avait déjà repérés, chargea son arme en essayant d’exposer le plus possible à leur vue ses gestes. Immédiatement, Jack sortit, les yeux noyés de larmes :

« S’il vous plaît... ne tirez pas. Ne tirez pas. Nous ne sommes... nous ne sommes que des enfants... des enfants pas armés... balbutiait-il, la voix entrecoupée par des *sniff*.

- Et je m'en fous, répondit-il sèchement. Je ne sais pas ce que vous... Putain, où est celle qui criait ? Appelle celle qui criait sinon je vide mon arme sur ton corps », tonna-t-il sévèrement.

Jane sortit rejoindre son frère. À la vue de ce quadragénaire en tenue militaire de l'armée camerounaise, elle fut stupéfaite tout comme son frère quelques instants avant elle. Sur leurs visages, se lisait l'incompréhension. Tous deux ne comprenaient pas comment sans aucun scrupule, un homme censé les protéger voulait en finir avec eux. *Et si c'était... Mais... Pourquoi... Et si c'était vrai ? Et si ces sécessionnistes se battaient réellement pour nous ? Mes parents ont-ils choisi le mauvais le camp ? Oui, ils peuvent l'avoir fait ; l'erreur est humaine. Mais pourquoi les auraient-ils tués ? Pourquoi ?* pensa Jack.

A la vue de Jane, un lourd silence s'installa dans la pièce. Jack remuait dans tous les sens toutes les questions qui lui turlupinaient l'esprit. Il cherchait une explication. Il posait par moment un regard sur sa petite sœur. Jane tenait la main de son frère, et de ses yeux bien humides, elle observait le militaire. L'homme en tenue gesticulait dans tous les sens sans rien dire. A plusieurs reprises, il s'essuya le front, se gratta le menton. Soudain :

« Avez-vous quelque chose à dire, une dernière volonté ? » demanda-t-il en pointant son arme

sur eux.

Les deux gens s'entrelacèrent fortement. Jane, dans les bras de son frère, se contenta de baisser la tête et de fermer les yeux en signe de résignation. Jack quant à lui, après un long moment de silence prit la parole.

« Il y a deux mois nos parents mourraient parce qu'ils croyaient en vous, parce qu'ils croyaient en ce Cameroun un et indivisible où l'armée défend son peuple. Ils ne croyaient pas en ce Cameroun où l'armée pointe son arme sur deux enfants inoffensifs », hurla-t-il avant de fondre en larmes.

Puis, il continua posément :

« Se sont-ils trompés ? Je n'en sais rien. Et actuellement, je me fous de le savoir. Je n'ai qu'une seule chose à dire : je mourrai en paix si je sais ma sœur en vie. Alors, prenez-moi mais de grâce, épargnez-la.

- C'est comme tu veux jeune homme. Tu penseras à passer le salam³ de ma part à tes parents. Désolé », répliqua le militaire.

Une détonation retentit dans la pièce. Puis, de longs cris ne cessèrent plus de se faire entendre. Jane hurla. Son frère venait de la laisser seule. Du moins, elle le pensait.

« Jeune fille calme-toi. Ton frère n'est pas mort. »

3 Salam : salut

Mais elle ne cessa de crier de plus en plus fort.

« Jane, Jane, calme-toi. Je suis là. Il ne m'est rien arrivé. »

Jack surpris de se voir en vie, la prit dans ses bras. En quelques gestes et mots, il l'apaisa.

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ? demanda la petite fille. J'étais sûre qu'il t'avait...

- J'ai tiré sur le toit, coupa le militaire en rangeant son arme. Les enfants, je m'excuse de vous avoir fait peur ainsi, mais j'ai voulu que vous compreniez que ce n'est pas un lieu pour vous. Je l'avoue ce n'était peut-être pas la meilleure méthode. Mais il était nécessaire que vous compreniez que si vous restez ici, la prochaine fois ce ne sera sans doute pas pour blaguer qu'une arme sera pointée sur vous. Il y a des quartiers plus en sécurité que celui-ci. Ça m'a fait tellement mal de savoir que de si jeunes enfants étaient piégés avec les deux monstres que l'on a abattus. Vraiment les enfants, excusez-moi. »

Il les regarda longuement se reconforter à nouveau avant de continuer :

« On fait la paix ? dit-il en leur tendant la main
- Bien sûr répondit Jack après un moment d'hésitation. Au fond, il se dit qu'il n'avait pas vraiment le choix que d'accepter cette paix. En effet, l'homme en tenue n'avait pas totalement tort.

- Moi c'est le colonel Patrick Che.
- Moi c'est Jack... Jack Mba et elle...
- Jane, reprit-elle en nettoyant du revers de la main la morve qui s'accrochait encore à ses narines. Je m'appelle Jane Mba.
- Enchanté Jack, Jane, fit-il en leur serrant la main. Bon les enfants, ce quartier n'est pas fait pour vous. De grâce, suivez-moi, mon équipe et moi, on vous amène hors de ce taudis. Au fait Jack, j'admire beaucoup ton courage. Etre si jeune et être prêt à mourir pour sa famille, peu le feront. Mais dis-moi, comment à ton jeune âge on peut ne pas avoir peur de la mort ? demandait-il surpris. C'est quand même hallucinant de se dire que l'on a toute la vie devant soi et de se foutre à ce point de la mort. Tu ne crois pas ?
- Vivre ces deux derniers mois ici, a été un calvaire. On ne trouve plus rien d'étonnant dans une détonation. On se fait une raison. À tort ou à raison, on s'y habitue. Le temps fait de l'inhabituel une habitude qui se mue vite en nature. Chaque jour, on attend notre ration de mort qui effrera un peu plus notre conception de la nation. Nos cris, nos pleurs, sont couverts par le crépitement inoxydable des munitions. On ne se blottit plus pour se protéger du froid. On se réunit pour préserver les regards innocents des atrocités de la guerre. Mes parents sont

morts pour nous sauver et je sais que ma sœur ne périra pas de cette absurdité qu'ils appellent « sécession », répondit le jeune homme en serrant sa sœur entre ses bras.

Le colonel sourit. Il voulut dire tant de choses mais ses lèvres furent asséchées par les mots plein de sagesse et de courage du jeune homme. Il ne se contenta plus que de sourire et d'ajouter le regard quelque peu hagard :

« Je ne sais pas si vous le connaissez mais un de nos compatriotes, Mongo Béti avait écrit : « C'est étonnant comme les vies se ressemblent au-delà de certaines apparences : elles sont toutes malheureuses. Il n'y a certainement pas un humain qui puisse déclarer sans rire : « J'ai obtenu de la vie tout ce que je voulais, je ne lui demande plus rien. » » Je me suis toujours dit qu'il avait raison. *Aujourd'hui encore plus.* A cause de cette profession, on perd des amis, des frères, nos sourires maquillent nos peines. Chaque seconde que l'on passe en vie fait de notre vie, une condamnée à un bonheur parfois hypocrite – encore plus sur le champ de bataille. En fait, on n'espère rien de la vie, on ne lui demande rien parce qu'on attend juste notre tour pour partir. On l'attend depuis le jour où l'on a fait le vœu de servir ce pays jusqu'à la mort. Mais aujourd'hui, aujourd'hui je demande à la vie de m'accorder

du temps afin de remplir vos vies d'espoir. Que si vos vies doivent être malheureuses, qu'elles ne soient pas du malheur engendré par la guerre. Je vous tirerai d'ici. Ceci n'est pas un endroit pour des enfants. Vous n'y êtes pour rien dans ce conflit. Il ne faudrait pas que quelque chose vous arrive. Venez, on s'en va. »

Après le feu vert des membres de son équipe, il sortit le premier de cette maison qui avait été le théâtre de tant de tragédies. Jack et Jane le suivirent. Ils jetèrent un ultime regard plein de tristesse sur cette maison. Puis, sous l'œil attentif de leur nouveau protecteur, tous les deux s'engagèrent sur le chemin qui les conduisait vers leur nouvelle demeure.

Géneviève Jessica NKOLO

LE CRI

Mon père avait trois femmes. Myriam ma mère était la première, la plus aimée et la plus respectée par mon papa. Khadjija la deuxième, mère de deux filles Alima et Bebbey. Et Djelika la troisième, plus jeune et mère de la petite Kouriah. Issus du sein de maman, nous étions sept. Ma grande sœur Narré, quatre garçons Harouna, Djibril, Viââne et Faki, un petit dernier d'à peine 10 mois Djimon et moi, Bintou. Comme dans chaque foyer polygamique d'Assing, un petit village de l'Extreme-Nord Cameroun, nous avons nos petites histoires. Mais chaque jour que Dieu faisait, il nous donnait la chance d'avancer.

Les coépouses de ma mère, l'avaient en horreur. Déjà enfant, je pouvais ressentir les ondes négatives qu'elles renvoyaient. Elles la méprisaient et ne manquaient pas d'occasions de lui rappeler qu'elle était une « *vieille chose* » que mon père la gardait uniquement par reconnaissance. Mais elles étaient toujours étonnées lorsque mon père lui faisait les plus beaux cadeaux, les pagnes les plus chers, et lui confiait la gestion de la ration qu'elle était libre

de partager selon son bon vouloir entre les trois cuisines. Maman était certes la plus âgée, mais elle avait quatre fils, ce qui lui valait tous ces privilèges. Elle ne manquait pas d'ailleurs de le rappeler à ses rivales lors de leurs fréquentes chamailleries.

Mon père, Baba, était cordonnier ambulante. Il se levait tous les jours très tôt, mettait sa tenue de travail, portait son vieux chapeau de paille pare-soleil, accrochait son panier de matériel à son épaule et s'en allait. Il était un homme bon. Calme, réservé et pas très bavard. Chaque matin, je le voyais s'en aller et je priais le Seigneur qu'il lui trouve des clients pour cette nouvelle journée. Il avait le corps décharné par ses nombreuses marches. Le soleil lui laissait des traces indélébiles de souffrance et de sècheresse sur le visage. Malgré quelques rides bien enfouies, le crâne nu et des talons fendillés par la poussière qui s'accumulait au fil de son périple quotidien, mon père demeurait charmant et plaisait à beaucoup aux femmes.

Nous n'avions jamais eu une vie facile à la maison, à cause des nombreuses disputes de nos mamans. Nous n'avions même pas le droit de jouer avec nos sœurs consanguines parce que leurs mamans nous l'interdisaient.

Pourtant nous nous aimions. Lorsque nos mamans n'étaient pas là, nous étions des enfants normaux, pleins de rêves, insouciantes et aimantes les uns envers les autres. Mais à leurs retours, coups bas, querelles, haine et discordes reprenaient de plus belle. Nous vivions dans un parterre de trois cuisines en terre battue qui partageait une cour commune. Mon père faisait la rotation bi-journalière entre les trois maisons et le dimanche, il disparaissait. Ma mère et ses coépouses étaient celles qui dirigeaient la maison et nous éduquaient.

Un jour Djelika revint de chez le soigneur furieuse et se mit à dire à ma mère des atrocités. La traitant de sorcière tout en déclarant que le soigneur lui avait révélé que c'était maman qui attachait leurs ventres pour qu'elles n'enfantent pas de fils, afin de rester la préférée de papa. A l'entente de ces révélations, Khadjija s'en mêla et elles s'unirent pour en découdre avec ma mère si celle-ci ne libérait pas leurs ventres. Narré et moi essayions tant bien que mal de protéger notre mère, mais ce n'était rien face à la rage de ses rivales. Ce jour j'ai vu ma mère lynchée et humiliée. J'ai vu à quel niveau la haine pouvait mener les gens. J'ai vu des femmes douces et aimantes se transformer en tigresse, lapider une autre et l'humilier en la dénudant devant

ses enfants et la foule. N'eût été l'intervention énergique de nos voisins, ma mère serait passée de vie à trépas. Après cet évènement, l'atmosphère n'a plus jamais été la même dans la cour familiale. Ma mère évitait ses coépouses qui de plus en plus lui lançaient des attaques verbales et même physiques. Mon père avait décidé de ne pas croire en ce que ses deux autres femmes racontaient. Mais il décida de calmer l'atmosphère avec diplomatie. Il entreprit alors de ne plus venir chez nous durant quelques temps pour apaiser Djelika et Khadjija. Mais elles avaient vu clair dans son jeu : le diable allait leur inspirer un plan qui allait bientôt détruire nos vies. J'avais dix-sept ans à l'époque, mais je réussissais à lire en elles des intentions les plus noires envers nous.

Papa avait confié la ration des cuisines à Djelika qui en disposait dorénavant à sa guise. Elle avait décidé de ne plus rien donner à ma mère. Après de nombreuses plaintes improductives, ma mère décida de se battre telle qu'elle pouvait. Elle démarra un commerce de poissons frais que nous pêchions à la rivière à des kilomètres du village. Son commerce devint au bout de quelques temps très florissant. Maman était tellement fière de son business. Elle retrouvait la joie de vivre. Quelques fois, elle dépannait

notre papa lorsqu'il avait des difficultés. Dans la cour familiale, maman était la seule femme qui avait une activité lucrative. Elle n'avait plus le temps de querelles avec ses rivales, et elle nous achetait de nouveaux vêtements, s'épanouissait complètement entre la pêche et le marché. Elle avait de nouvelles robes et achetait même parfois des vêtements à papa. J'étais tellement fière d'elle. De cette femme nouvelle qu'elle était devenue. Si joviale, entreprenante et forte. Je compris alors très tôt l'importance pour une femme d'avoir une activité lucrative.

Un matin de bonne heure comme d'habitude, ma mère, ma sœur et moi allâmes à la pêche aux poissons. Laissant mes quatre frères dans la cour familiale. Prise d'un malaise soudain, maman décida de retourner à la maison. Nous fûmes surprises à notre arrivée par le monde qui peuplait notre cours. Nous lâchâmes bagages et poissons qui nous encombraient et ma mère se précipita dans la cour pour s'informer de ce qui s'y passait. Les yeux pleins de larmes, nous faisons face à une scène effroyable. Mes frères vomissaient du sang accompagné d'un liquide noirâtre. Les villageois avaient essayé de leur donner diverses décoctions anti poison, de l'huile rouge et tout ce qui leur passait par la tête en vain. Trois étaient déjà couchés sans vie et

de toutes leurs forces, les villageois tentaient de sauver le dernier qui à son tour, rendit l'âme. Ma mère vit en l'espace de quelques minutes partir ses fils, sa joie. Elle était tellement abasourdie qu'elle poussa un cri de désespoir et s'empara du corps sans vie de ses enfants qui, quelques heures auparavant, jouaient bravement et faisaient sa fierté.

Elle secoua sans succès ces corps pleins de détritüs et de vomis, mais c'était peine perdue. Elle s'assit près d'eux, les étreignit avec une douceur dont elle seule avait le secret. Ma sœur et moi assistâmes à cette scène comme un mirage. Un mirage que nous ne comprîmes pas sur le coup. Les villageois étaient en larmes, personne ne comprenait ce qu'il s'était passé. Mes frères n'ont pas pu dire ce qui leur était arrivé. Mes marâtres quant à elles n'en savaient rien. Elles s'étaient alliées aux villageois et proposaient même leur aide pour la suite des événements. Tout le monde savait que c'étaient elles qui les avaient empoisonnés. Mais faute de preuves, personne ne les incriminât. La douleur et le chagrin étaient nos nouveaux compagnons. Nous avons caressé en l'espace de quelques semaines un semblant de bonheur, et voilà que nos frères nous étaient arrachés. Quatre. Un jour, d'un coup !

Mon père était abattu. Je ressentais dans son regard le regret et la tristesse. Mais son accablement, il pouvait l'oublier dans les bras de ses autres femmes. Maman, elle, n'avait personne. Même son mari dans cette épreuve difficile l'avait abandonnée et s'était réfugié dans les doux plaisirs que lui procuraient ses rivales. Maman ne mangeait plus ni ne buvait. Elle s'est laissée mourir de famine et de chagrin. Ma sœur et moi, nous nous occupions de notre maman comme nous pouvions. Nous l'implorions de manger, de tenir le coup et d'avancer au moins pour le bébé qui avait tant besoin d'elle. Mais en vain. Elle était lasse, recroquevillée dans le coin de la cuisine ou elle s'était réfugiée. Chaque jour qui passait. Je la voyais s'assécher, dépérir, partir petit à petit. Cette femme forte, travailleuse, joviale s'effondrait un peu plus. Elle, ce rocher sur lequel nous nous reposions mes frères et moi, n'était plus que l'ombre d'elle-même. Parfois, je la retrouvais dans ses excréments et je m'efforçais de la nettoyer. Pourtant maman était si belle. Ses grands yeux pleins de cils noirs ornaient son visage fin. Elle était un vrai témoignage de beauté. Aussi douce et splendide qu'un coucher de soleil.

Un matin, je vins la voir pour essayer une énième fois de lui donner à manger, mais

elle était froide et rigide comme le poisson que nous pêchions autrefois. Elle était partie. Elle s'était laissée mourir. Les yeux pleins de larmes, je courus vers mon père pour l'en informer ; il alerta les voisins qui en peu de temps étaient déjà réunis dans notre cuisine. Lorsque vint ma sœur, au vu de ce monde chez nous et au constat du corps de maman sans vie, elle prit la fuite, elle s'en alla. C'était la dernière fois de ma vie que je la vis. Mon père lui, était presque inexistant. On aurait dit qu'il n'avait plus d'âme. Comme un objet que les coépouses de ma mère s'échangeaient.

Les jours que Dieu faisait étaient tous plus durs les uns que les autres pour Djimon et moi, après le départ de maman et de Narré.

Nous mangions ce que voulait bien nous donner papa à son retour. Les femmes de mon père ne se souciaient guère de nous. D'ailleurs, j'avais une peur bleue de tout ce qui émanait d'elles. Lorsque la famine devenait atroce, je portais mon petit frère et nous allions mendier dans les buvettes du village. Nous vivions ainsi de la générosité des passants. J'avais choisi de rester auprès de mon frère et de m'en occuper avec le courage, la force et la détermination d'une mère. Plus le temps passait, plus mon père

dépérissait. Comme quelqu'un qui avait vécu toute sa vie dans une grotte et qui avait tout d'un coup été ramené à la civilisation, il était perdu. Il n'allait plus au travail, disparaissait des journées entières sans nouvelle. En mendiant, j'avais réussi à me constituer un petit peu d'argent. Deux mille francs CFA en tout. Je suis allée au grand marché et j'ai acheté un petit sac de colas que j'allais revendre au détail dans les buvettes du village. Alors tôt le matin, je prenais un des vieux pagnes de ma mère et j'attachais mon bébé au dos, puis je m'armais de mon plateau de colas et j'allais chercher le pain dont nous aurions besoin. Sous le soleil ardent, j'avançais. Affamée, fatiguée mais j'avançais. Souvent lorsque le soleil devenait trop brûlant. Djimon et moi, nous nous reposions sous un arbre afin de bénéficier de sa fraîcheur et son calme. Pendant ma pause, un jour, je vis un vieux magazine. Et en première de couverture il y'avait cette image d'une dame sur une tribune qui avait l'air de s'exprimer vaillamment devant une assemblée d'hommes et de femmes qui l'écoutaient. Etait-ce donc possible qu'ailleurs des femmes parlent devant des hommes comme leurs égales ? Des femmes comme maman, comme nos voisines, comme moi ? Pourrais-je lui ressembler ? M'était-il permis de chérir de si grands rêves ?

Mais où était-ce ? Ce lieu avait l'air si loin de chez nous, si loin de notre réalité... Nous, qui étions faites pour nous occuper de nos maris et de la maison....

De mes rêveries, je fus ramenée à la réalité par les pleurs de Djimon. Allez ! Il fallait y aller. Je pris avec moi l'image de cette femme-homme et je continuai mon chemin. J'arpentais les rues parfois désertes du village, je traversais des petites brousses pour rejoindre les buvettes ou étaient mes potentiels clients. Le premier jour j'avais vendu les colas de mille francs CFA. Qu'est-ce que j'étais heureuse. J'étais tellement fière de moi. Je continuais ainsi mon petit commerce en épargnant un peu. J'avais certainement très tôt hérité de l'esprit d'entrepreneuriat de ma mère. Pendant cette période j'avais l'esprit tranquille. J'avais mon bébé avec moi, je le protégeais et surtout je me battais pour lui trouver à manger. Certes il était lourd et je me fatiguais vite, mais le savoir près de moi, loin de cette maison et de ces femmes me donnait une tranquillité inestimable.

Un jour, pendant mon périple, je sentis Djimon tout fatigué, il avait un accès de fièvre et pleurnichait. Je le calmai avec un peu d'eau et de petites galettes puis je me remettais en route. Dans une buvette face à des clients, je

sentis une chaleur parcourir le long de mon dos jusqu'aux chevilles. Puis une odeur envahit la buvette. C'était mon bébé qui venait de faire la diarrhée. Face au malaise des clients qui l'avaient remarqué et commençaient à se plaindre, j'amenai mon bébé à l'arrière pour m'en occuper tout en oubliant mon plateau de collas sur la table. Djimon était de plus en plus fatigué et il fallait que je rentre. Je n'avais pas de vêtement de rechange, juste un peu d'eau que j'avais gardée pour nous hydrater le long du chemin. Après l'avoir nettoyé, je le remis au dos et je m'en allai. Djimon était de plus en plus fatigué. Une fois à la maison, ne sachant pas quoi faire et inexpérimentée, j'allai voir, contrainte, mes belles-mères pour leur faire part de ma situation. Mais ces dernières ne manquèrent pas l'occasion de me rappeler qu'on pouvait mourir si on le voulait. Chagrinée, je décidai d'aller chez la soigneuse du village voisin. Je marchai aussi vite que je pus, implorant le ciel de permettre à mon bébé de tenir bon. Je l'avais au dos et plus j'avais, plus ses cris s'intensifiaient. Il fallait que j'avance, que je réussisse à atteindre la soigneuse. J'étais fatiguée et affamée. A un moment, il devenait de plus en plus lourd. Puis il se tut. Il s'était endormi, sans doute. Ça me laissait le temps d'arriver chez la soigneuse avant

qu'il ne se réveille et ne recommence à pleurer. Une fois sur place enfin, je lui soumis mon problème puis elle me demanda de lui donner l'enfant. Elle m'aida à défaire le pagne lorsqu'elle s'écria : Mon Dieu ! Elle le prit et le serra contre sa poitrine, puis elle s'assit sur le lit de bambou près du feu et me dit :

- Il est parti.

Sur le moment je ne compris pas et elle répéta :

- Ton bébé, il nous a laissés.

Je n'arrivais pas à contenir ma douleur. J'avais comme une boule dans mon cœur. Elle me serrait la poitrine, je n'arrivais plus à respirer. Je n'oublierai jamais cette sensation. Je hurlais si fort que je ne m'entendais plus, je repris Djimon des mains de la soigneuse pour le secouer. Assise à même le sol, je le posai sur mes cuisses et je me repliai sur lui pour lui parler comme je voyais maman le faire jadis. Je lui susurrerais des mots de réconfort et d'amour, lui qui représentait ma seule famille :

- Réveille-toi Djimon, je t'aime. Ne me laisse pas seule toi aussi. Comment vais-je affronter ce monde sans toi ? Mon frère je t'en prie, reste avec moi, reviens je t'en prie. Tu es ma force, mon courage. Reviens, je t'en supplie. Pas toi, ne

m'abandonne pas mon bébé. Pardonne-moi de n'avoir pas été à la hauteur...

J'ai tout dit à Djimon. Mais il n'est pas revenu. J'espérais qu'il bouge ne serait-ce que le petit doigt, son corps était encore chaud. Je ressentais sa chaleur. La chaleur de l'amour. La chaleur d'un amour dont j'étais désormais privée. Djimon était mon frère, mon bébé. J'ai pris soin de lui. Il me donnait le courage d'aller de l'avant, et j'avais pris ma responsabilité de jeune mère au sérieux. J'avais déjà tout planifié pour nous. Il m'avait donné le courage d'avancer et d'oublier les douleurs de la perte de ma mère, ma sœur et mes quatre autres frères. Je l'aimais tellement, et maintenant j'étais seule pour affronter la vie.

Je suis restée assise là avec Djimon pendant un moment à pleurer silencieusement. A un moment, j'ai senti une main chaude se poser délicatement sur mon épaule. Une main sur mon épaule qui souleva en moi une vague d'émotions enfouies dans mes douleurs. Les caresses de maman, la paix de sa voix et les rires de mes frères que je n'entendrais plus que dans mes souvenirs mélancoliques. C'était la main de la soigneuse qui venait me rappeler de rentrer chez moi. Je me levai avec Djimon. Je voulus le remettre sur mon dos lorsqu'elle me demanda

de le laisser et d'aller appeler mes parents. Je ne pouvais pas laisser mon bébé seul dans les bras d'une inconnue. Après plusieurs insistances, la soigneuse finit par s'avouer vaincue. Je pris mon bébé et nous partîmes. A mon arrivée, mon père n'était pas encore rentré. J'entrai calmement dans la cuisine qui me servait de maison. J'entrepris de nettoyer Djimon avec une éponge et de l'eau. Il était déjà si froid. Je passais le chiffon mouillé le long de son corps, les larmes remplissant mes yeux et mon cœur de tristesse et de regrets. Je l'habillai de ses vêtements du dimanche. Une chemise blanche avec un petit collant blanc que j'avais acheté au marché périodique du carrefour. Plus les chaussettes qu'il portait régulièrement. C'étaient les seules qu'il avait. De jour comme de nuit, il les avait aux pieds. Elles lui servaient de chaussures. Lorsque j'eus fini, je l'allongeai sur le lit, attendant le retour de mon père. Je regardais Djimon et je me demandais le genre d'homme qu'il aurait pu être. Lui qui était si beau. Je crois qu'à ce stade je ne savais même plus ce qu'était la douleur.

A l'arrivée de papa je lui annonçai la déchirante nouvelle. Comme s'il s'y attendait, il alla chercher quelques hommes qui firent le nécessaire pour rendre un dernier hommage à mon bébé. On enterra Djimon près de la tombe de ma mère et des quatre tombes de mes frères.

Ma vie avait basculée en si peu de temps. L'espace d'un instant je n'avais plus rien, je n'avais plus personne. Seules les larmes me tenaient dorénavant compagnie. Mes nuits étaient plus sombres les unes que les autres. Parfois, je me couchais et je priais le ciel de ne pas me réveiller. Je voulais dormir, à jamais ! Allongée dans la cuisine, mi-éveillée mi-endormie, encore torturée par les tourments d'un ventre vide qui réclame sa pitance, je ressassais tout ce qui s'était passé. J'avais été mère pour six mois. J'avais la responsabilité d'un être et je n'avais pas réussi. Je me disais que c'était ma faute, je n'avais pas assuré. Et si mes marâtres avaient accepté de s'occuper de Djimon il aurait peut-être encore été en vie. Je me demandais comment on pouvait avoir un tel concentré de haine et d'aigreur dans son cœur. Je pouvais comprendre que ma mère était leur rivale, qu'elles se partageaient mon père, mais ce petit innocent, qu'avait-il fait pour mériter un sort aussi misérable ? C'était donc ça la valeur de la femme chez nous? Réduite à servir un homme, à se battre, à tuer pour être la favorite, pour être sa préférée ? Je repensais à la femme-homme dans le magazine et je réalisais à quel point je détestais cette atmosphère dans laquelle j'avais grandi. Où je voyais des femmes réduites à la cuisine. Je détestais ces femmes qui m'avaient servi de modèles et je me jurai de partir

de là. Je voulais aussi ressembler à la femme-homme du magazine. Je voulais vivre, libre et heureuse. Ma place n'était plus là et il fallait que j'aie où m'était possible une vie de liberté. C'est étonnant comme les vies se ressemblent au-delà de certaines apparences : elles sont toutes malheureuses. Il n'y a certainement pas un humain qui puisse déclarer sans rire : « J'ai obtenu de la vie tout ce que je voulais, je ne lui demande plus rien ». Moi au contraire, la vie m'avait tellement pris et elle me devait réparation. Cependant, si je restais là, j'allais recevoir le même sort que mes frères.

Un matin de bonne heure, j'allai voir mon père pour une dernière fois et graver son visage dans ma mémoire. Je lui reprochais tellement de choses, principalement le fait d'avoir introduit deux serpents dans notre maison. Et de ne nous avoir pas suffisamment pas protégés lorsqu'on a le plus eu besoin de lui. Alors Je m'en allai. J'allais où la vie voulait bien me mener. Comme une feuille transportée par le vent, j'allais vers l'inconnu, blessée et vide, mais déterminée à vivre. Vivre pour mes frères, pour ma mère, pour Djimon.

Vivre pour moi...

Érine Laurette TCHOUKOUAHA

LE DERNIER JOUR

Assise sur la chaise qu'occupait Jonathan autrefois dans la salle à manger, Anastasie contemplait d'un air absent la tasse de thé qu'elle s'était préparée un quart d'heure plus tôt. Il n'était plus chaud, mais elle n'y prêtait pas vraiment attention. C'était son dernier jour dans cette maison.

Elle vivait seule dans cette immense maison depuis le décès de son mari, Jonathan, jusqu'à l'adoption de Phyn, son chat, quelques mois auparavant. Son état de santé s'était détérioré avec l'âge. Sa nièce, d'un commun accord avec son médecin traitant, décida qu'il était mieux pour elle d'aller vivre avec elle. Elle n'était pas du même avis car elle avait l'impression de laisser une partie d'elle. Elle avait vécu 34 ans avec Jonathan dans cette maison, et même après sa mort, elle ressentait toujours sa présence et sa chaleur dans chaque recoin. Ils avaient connu le meilleur et le pire, et il était juste inconcevable pour elle de déménager et de perdre la seule chose qui l'unissait à lui. Leur unique enfant vivait à l'étranger, il venait quelquefois pour les vacances. Sa nièce avait vécu avec eux dès l'âge

de 12 ans, après le décès tragique de sa sœur, jusqu'à l'obtention de son diplôme universitaire.

Anastasia, âgée de 63 ans, était sujette à beaucoup de pathologies. Sa nièce était infirmière et vivait loin d'elle ; elle était obligée de prendre des permissions au travail pour venir s'occuper de sa tante. La mort de Jonathan n'avait fait qu'empirer son état. Elle ne l'admettait jamais, mais sa santé déclinait. Elle avait proposé à sa nièce de prendre une infirmière à domicile, afin de ne pas la déranger chez elle, même si au fond c'était pour ne pas quitter sa maison. Mais sa nièce était catégorique sur le sujet, elle voulait prendre soin d'elle personnellement.

Le miaulement de Phyn, son chat, la fit sursauter. Elle prit sa tasse et la porta à ses lèvres comme pour vérifier la température. Le thé était devenu tiède. Elle se leva et alla à la cuisine en préparer un autre. Elle profita pour remplir la gamelle de Phyn qui la suivait au pas. Ce dernier s'empressa et absorba près de la moitié de son bol en un temps record. Elle adorait le regarder manger et enviait son appétit et sa sérénité ; « ça se voit bien que tu n'as pas de soucis, toi... » se disait-elle en remplissant sa tasse. Un bruit de moteur provint jusqu'à elle ; elle se dirigea vers l'une des fenêtres de la cuisine pour observer sa voisine accompagnée de ses deux enfants, Enzo

et Camille, rejoindre la voiture de son époux garé à l'allée, devant la maison. C'était samedi, ils avaient l'habitude de passer la journée en famille. Elle ouvrit un volet pour les saluer et leur souhaiter une bonne journée. Elle ne leur avait pas dit qu'elle ne serait plus là, qu'elle allait déménager tôt le lendemain matin. Elle s'entendait très bien avec eux, elle ne voulait juste pas que l'annonce de son départ devienne réelle.

Le jeune couple l'avait aidée après le décès de son époux. Elle les aimait bien, ils lui faisaient penser à Jonathan et elle dans leur jeunesse. Ils n'étaient pas un couple parfait, mais ils avaient toujours fait en sorte de faire passer le bien-être de leur famille avant tout. Elle ferma le volet et se dirigea vers sa tasse de thé qui, chose qui lui déplut, était une tiède. Elle le versa et abandonna l'idée d'en boire. Phyn était allongé sur une vieille moquette placée dans un coin de la cuisine. Elle s'approcha de lui et l'observa comme à son habitude. Il paraissait si paisible, à cet instant, il était imperturbable. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi la vie ne lui accordait pas cette paix, cette tranquillité, cette sérénité, ce bien-être. Sa vie avec Jonathan était remplie d'intensité. Il faisait partie de ce genre de personnes qui adoraient les aventures et les escapades. Il adorait prendre des risques,

alors qu'Anastasie était tout le contraire. Il y eut ces vacances, pendant lesquelles Jonathan avait décidé d'aller dans son village natal avec elle et leur fils. C'était la période de récolte.

Un matin, alors que le ciel annonçait un orage à venir, il décida d'aller récolter des arachides, juste par envie, malgré les avertissements de sa grande tante. La terre était glissante et la pluie allait la rendre impraticable. Il promit de faire attention et de revenir avant l'orage. Pendant son enfance, il sillonnait ces champs avec son cousin, il connaissait toutes les pistes. Il arriva au champ et remplit presque un panier de récolte. Quand l'orage éclata, il s'arrêta et rangea ses effets pour rentrer. En se précipitant sur le chemin de retour, il glissa et tomba dans un buisson. Heureusement pour lui, son neveu, qui venait à sa rencontre, l'avait entendu crier pendant sa chute. Il eut une jambe dans le plâtre, ce qui retarda leur retour.

10h, l'heure de la prise de ses médicaments approchait. Elle sortit trois tranches de pain complet du réfrigérateur, et se servit la tasse de lait prescrite par son médecin. Elle s'assit dans la salle à manger et entama son petit déjeuner. La nourriture n'enflammait plus ses papilles comme autrefois. Son régime alimentaire avait été modifié, manger pour elle était devenu un

supplice. Jadis, elle était passionnée par l'art culinaire et adorait explorer de nouvelles cultures. Elle se souvint que Jonathan aimait inviter des amis à dîner juste pour vanter ses prouesses à elle. Son fils ne manquait jamais le dîner quand il était à la maison. Un jeudi soir, alors qu'il était en classe de seconde, il voulait aller à l'anniversaire du grand frère d'un de ses anciens camarades de classe. Elle était contre cette idée car pour elle, il était hors de question qu'il veille tard alors que le lendemain, il devait aller en cours. Jonathan n'y était pas opposé, mais il savait qu'il valait mieux ne pas la contredire. Son fils bouda toute la soirée et s'enferma dans sa chambre. Quand elle dressa la table, elle l'appela. Il vint s'asseoir à table, toujours avec son air boudeur. Après le bénédicité, il se servit et mangea avec appétit. Rien, même pas la colère, ne pouvait lui faire sauter un repas.

Après son repas, elle prit ses médicaments et alla s'allonger sur le canapé dans la salle de séjour. De là, elle pouvait observer les portraits accrochés sur le mur en face d'elle. Ces portraits de famille qui reflétaient la vie heureuse et épanouie qu'elle avait vécue avec Jonathan, leur fils et sa nièce. Le parfait bonheur. Cette maison était pleine de vie. Ils y vivaient modestement. Jonathan était cadre dans une société de la ville et

elle était enseignante. Ils avaient de quoi subvenir à leurs besoins. Jamais elle n'aurait pensé que la fin allait être ainsi, pleine de solitude et de mélancolie. Elle qui avait réussi sa vie d'après ses principes de jeunesse, avait rêvé la finir dans cette maison avec Jonathan à ses côtés ; leurs petits fils viendraient pendant les vacances, elle leur préparerait de délicieux petits plats. Jonathan n'était pas un grand fan de tout-petits. Pour lui, ils devaient tous naître grands. Elle aurait tellement voulu qu'il vive assez longtemps pour l'entendre crier à leurs petits-enfants de ne plus faire de bruit. Mais, hélas, elle-même n'était plus sûre de vivre assez longtemps pour les voir. Cette joie de vivre qu'elle éprouvait autrefois avait totalement disparu. Le fait de s'éloigner de cette maison ne faisait qu'accroître son désespoir. C'est étonnant comme les vies se ressemblent au-delà de certaines apparences : elles sont toutes malheureuses. Il n'y a certainement pas un humain qui puisse déclarer sans rire : « j'ai obtenu de la vie tout ce que je voulais, je ne lui demande plus rien. »

L'horloge affichait 13h15, sa nièce devait arriver aux environs de 18h. Il lui restait moins d'une journée pour faire ses adieux à sa demeure. Sa valise était prête, elle n'avait pas grand-chose à emporter, mais en même temps,

elle ne voulait rien laisser derrière elle. Cette lampe par exemple, celle qui se trouvait juste à côté du divan, Jonathan l'avait achetée pour se faire pardonner d'avoir cassé l'ancienne. Il savait qu'elle tenait beaucoup à cette lampe comme à presque tous les ustensiles de cette maison. Lui qui n'aimait pas du tout faire les courses, il était allé acheter la nouvelle lampe et l'avait emballée dans un papier cadeau, accompagné d'une carte. Elle avait toujours cette carte. D'ailleurs, toutes les cartes qu'il lui avait faites étaient gardées dans une vieille boîte à chaussures, dans la commode de leur chambre. L'appartement de sa nièce était beaucoup trop étroit pour embarquer toutes ces choses auxquelles elle tenait. Le choix était cornélien. Du coup, elle avait juste mis ses vêtements dans une petite valise.

Elle se leva et alla s'incliner devant la fenêtre qui donnait sur un petit jardin improvisé. Quelques années plus tôt, après sa retraite, elle s'était mise au jardinage. C'était l'une de ces activités qu'elle avait toujours rêvé faire quand elle aurait plus de temps. Se dénombrèrent notamment le dessin, l'écriture et le piano. Le dessin était une sorte de défi qu'elle n'avait jamais pu relever ; elle n'arrivait même pas à esquisser des lignes basiques. Le piano était un calmant, une échappatoire. Il y'avait de

belles mélodies qu'elle avait toujours souhaité jouer ; les préludes de Chopin par exemple. Quant à l'écriture, depuis toute petite, elle adorait écrire. C'était un moyen pour elle de communiquer avec elle-même et avec les autres. Elle n'était pas très bavarde et ne savait pas exprimer correctement ses émotions. Jonathan le lui reprochait cette difficulté à communiquer lorsqu'ils étaient en tête-à-tête. Elle écrivait des histoires, mais aussi ses pensées. Elle rêvait d'écrire des tonnes de romans pendant sa retraite, mais avec son état de santé et la mort de Jonathan, l'inspiration et l'enthousiasme s'étaient volatilisés.

Son jardin était essentiellement constitué de tisanes, de thés et d'Aloe Vera. Il y avait aussi quelques fleurs que sa nièce avait plantées. Elle était une adepte du naturel. Après son départ, la maison resterait inhabitée jusqu'à l'arrivée de sa belle-sœur et son fils, qui résidaient au village. Ils devaient arriver quelques jours plus tard. Elle se figurait qu'elle aurait mieux fait de prévenir les voisins pour qu'ils pensent à arroser de temps en temps les plantes. Elle aimait bien sa belle-sœur, mais elle avait un pincement au cœur en sachant qu'elle allait habiter là, avec son fils. Cette maison était « son territoire » à elle ; qui d'autre qu'elle pouvait lui procurer toute l'attention dont elle avait besoin ? Sa nièce lui avait promis

qu'elle reviendrait y vivre quand elle se sentirait mieux, mais une partie d'elle savait qu'elle n'y remettra plus jamais ses pieds. Elle savait qu'elle n'irait jamais mieux, elle le savait depuis le jour où elle versa une poignée de terre sur une partie du grand meuble dans lequel Jonathan reposait dorénavant.

Elle quitta la fenêtre pour aller préparer une tasse de thé, qu'elle but cette fois-là, sans attendre qu'il devienne désagréable. Phyn était toujours couché, mais il avait changé de position. Il était assoupi, sur le dos, laissant accès à la fourrure de son ventre. Anastasie ne résista pas à l'envie de le caresser, mais il allongea la patte et l'effleura de ses griffes, moins par volonté de blesser sa maîtresse que par réflexe d'autodéfense. Il se recoucha sur le ventre, et reprit son sommeil sans effort.

Elle s'était promis de faire un maximum de ménage avant son départ ; y avait des placards remplis d'ustensiles et d'équipements usés. Elle ne les avait pas jetés, car elle se disait qu'ils serviraient tôt ou tard à quelque chose. Elle prit un grand sac solide et commença son rangement. Il y avait deux anciennes radios cassettes de différentes époques. Elles étaient toutes deux placées sur la paille. La première s'était grillée

suite à une haute tension et la seconde, qui avait été plus résistante, s'était tout simplement arrêtée un jour. Se recensait également cette machine à faire des croquemonsieurs qu'elle avait reçue d'une de ses anciennes amies en guise de cadeau de mariage. Elles s'étaient perdues de vue après qu'elle décida d'aller vivre à l'autre bout du pays avec son fiancé. S'étaient-ils mariés ? Elle n'avait pas reçu d'invitation en tout cas. Il y avait tout un tas d'appareils dont elle ne se souvenait même plus de l'utilité. Elle les remplit dans le sac et déposa celui-ci dans un coin de la cuisine. Elle arracha une feuille du bloc-notes posé sur la table de la cuisine, prit un stylo et écrivit un texte à l'intention de sa belle-sœur. Elle lui suggérait de déposer ce sac dans l'entrepôt de ferraille situé à quelques rues de la maison. Elle colla le mot sur le sac, et se perdit à nouveau dans ses souvenirs, avant de replonger dans son ménage.

Il était presque 17h quand elle finit enfin de mettre de l'ordre dans la cuisine. Elle cuisina des spaghettis pour sa nièce et réchauffa le reste de bouillon qu'elle avait préparé la veille et conservé dans le réfrigérateur. Phyn était déjà à ses pieds. C'était tellement facile de l'attirer, même dans un profond sommeil, l'odeur du repas le réveillait toujours. Elle mit dans sa gamelle un morceau de

poisson. Elle n'avait pas vraiment faim et décida d'attendre sa nièce pour dîner. Elle dressa donc une table pour deux. Sa nièce serait bientôt là. Elle quittait l'hôpital à 15h30 et avait environ 2h de route à faire pour arriver à la maison. Elles devaient prendre la route le lendemain à 4h30, car sa nièce avait pris rendez-vous à 9h avec le médecin qui lui avait été recommandé par celui qui la suivait précédemment ; étant donné qu'elle devait quitter la ville, il serait pénible pour elle de faire le déplacement régulièrement.

Elle jeta un coup d'œil au salon pour s'assurer que tout était en place. Cet endroit allait beaucoup lui manquer. Même en restant seule, elle revivait l'animation de cette pièce. Elle s'avança vers le sofa et prit la couette qui y était. Elle avait pris l'habitude de s'y allonger pour regarder la télévision ou lire un livre. Il y avait de la place pour l'insérer dans sa valise. Elle la prit et monta dans sa chambre. Sa chambre, son antre à elle. Elle était spacieuse, avec un grand lit, une commode, une grande armoire, un bureau qui lui permettait de travailler le soir ou tard dans la nuit lorsqu'elle avait des copies à corriger, et une salle de bain. Sa valise était posée sur le lit. Elle l'ouvrit et la vida pour disposer la couette au fond. Elle replia ses vêtements et les rangea. Elle alla vérifier dans le placard pour s'assurer qu'elle

n'avait rien oublié. Il y avait de vieux vêtements d'elle et ceux de Jonathan. Marie, sa belle-sœur allait s'en occuper. Elle était couturière et saurait quoi en faire. Elle alla prendre la vieille boîte à chaussures où se trouvaient ses cartes et lettres, et la rangea dans son sac à dos avec ses produits de beauté et ses médicaments.

Ses sacs prêts, elle les déposa à côté du lit. Il était déjà 18h. Sa nièce n'allait plus tarder. Elle s'allongea sur son lit, le nez face au plafond. C'était sa dernière nuit dans cette chambre, la dernière d'une longue série. Elle prit un oreiller et le serra fort, comme si sa vie en dépendait. Un petit sanglot s'échappa de sa gorge, quelques larmes perlèrent sur son visage ridé. Elle n'avait pas envie de quitter sa maison, elle n'avait pas envie de tourner la lourde page qu'était sa vie en ce lieu, elle ne pouvait supporter de vivre ailleurs. Ce n'était pas seulement la maison, mais elle avait l'impression que rien n'allait dans sa vie depuis déjà trop longtemps ; elle refoulait ce sentiment, mais là, il refaisait surface. Elle s'abandonna aux larmes, elle les laissa couler, elle en avait besoin.

Les bruits de moteur signalaient le retour de ses voisins. Elle voulut aller les voir et les informer de son départ définitif, mais elle se sentit faible et ne put se lever du lit. Elle resta allongée

en se disant que lorsque sa nièce arriverait, elles iraient ensemble leur dire au revoir. Les yeux fermés, elle voyait Jonathan, elle avait l'impression qu'il était réel. Elle s'abandonna à cette image et s'endormit.

Il était 19h53 quand Julie, la nièce d'Anastasie entra enfin dans la maison. Tout était calme et éteint. Elle alluma la pièce de séjour. Elle entra à la cuisine et manqua de piétiner Phyn qui était placé devant la porte. Son entrée l'avait sûrement alarmé. Elle vit deux plats aménagés sur la table. Elle était contente de trouver à manger, le trajet lui avait creusé le ventre. Elle monta rapidement chercher sa tante pour dîner. Elle entra dans sa chambre et vit qu'elle dormait profondément, sa respiration était régulière. Elle enleva l'oreiller dans ses bras pour la protéger du froid avec une couverture posée sur son lit. Elle remarqua les traces de larmes sur son visage et fut remplie de compassion. Ne voulant pas la réveiller, elle sortit et alla déposer son sac dans la chambre qu'elle avait naguère occupée. Puis, elle descendit se servir à manger. Elle laissa le couvert de sa tante en sachant qu'elle pourrait se réveiller plus tard. Après le repas, elle ferma toutes les portes, éteignit les ampoules, prit sa douche et s'allongea.

Le réveil sonna, il était 3h30. Elle se leva et alla réveiller sa tante. Elle entra dans la chambre et vit qu'elle n'avait pas changé de position. Elle alluma et s'approcha d'elle. Elle avait les yeux fermés, la bouche légèrement ouverte, le visage pâle. Julie l'examina de plus près. D'instinct, elle mit son doigt au niveau de sa jugulaire pour percevoir son pouls. Rien. Sa peau était toute froide. Elle enleva d'un mouvement brusque la couverture sur sa tante. Sa cage thoracique ne faisait aucun mouvement. Sa peau était froide, très froide. Elle s'agenouilla, prit sa main et resta figée. Elle savait ce qui était en train de se passer. Elle en avait l'habitude, mais elle n'arrivait juste pas y à croire : sa tante était morte.

Aux premières lueurs de l'aube, elle prit son courage à deux mains, essuya ses larmes et alla alerter les voisins. Ils vinrent l'aider à transporter la dépouille à la morgue. De retour à la maison, elle dut informer son cousin du décès de sa mère, ainsi que les autres membres de la famille. Phyn miaulait dans le jardin depuis son départ pour la morgue, faisant sans doute lui aussi son deuil à sa manière. Julie entra dans la cuisine, prépara une tasse de café, s'assit sur la place qu'occupait habituellement sa tante, et prit son téléphone pour propager la douloureuse nouvelle.

MBARGA Giraud

EVA DANSE

Même une décision du tribunal détruit difficilement un préjugé. Voilà ce que je retiens de la vie. Est-ce que les pauvres savent aimer ? Est-ce que les riches peuvent aimer ? Plus jeune, je ne me posais pas ce genre de questions, je me contentais de vivre. À croire que le temps qui passe rend les gens philosophes ou tout simplement inquiets. Inquiets de l'avenir limité, pensifs du passé incinéré. Oui, je me contentais de vivre, tout me souriait. Je n'étais ni trop belle pour me faire traiter de femme légère ; ni trop laide pour me trimbaler comme un boulet à la cheville masculine. Toutefois, chaque fois que je ralentissais sensuellement le pas sur l'asphalte ou la terre battue, les hommes se cassaient le cou, les femmes honnêtes validaient mon allure, les vipères toisaient, piaffaient, pourtant finissaient par mordre la poussière. Je n'eus pas de tétine dorée mais l'opulence ne manqua pas à table. Mes parents ne se privèrent pas pour subvenir à mes besoins, encore moins pour financer mes études. Je fréquentais de bonnes écoles et ne flirtais point avec la maltraitance. Mes géniteurs

me tinrent par la main, du berceau jusqu'à l'autel. J'avais ainsi tout pour réussir socialement, et je réussis. Avec près de quarante ans au compteur, j'étais une femme respectable et respectée : un boulot très bien rémunéré, une très belle maison, le mari parfait m'aimant dans la maladie et mes caprices, la plus jolie fillette jamais enfantée. Malheureusement, mon père retrouva ses pères quelques mois avant la naissance de sa petite-fille. Il ne la verra jamais.

Mon mari, l'homme le plus posé, réfléchi, attentionné parmi tous les hommes, essayait tant bien que mal de tuer la monotonie, outil le plus utilisé pour museler tous les couples amoureux, ou ceux qui se détruisent à construire des raisons de se haïr plus tard. Pour ne point se détacher de sa muse, il déchargeait tout son amour sur moi encore et toujours. Il redoublait d'ingéniosité pour se montrer disponible ; me faisait parfois passer avant ses missions au boulot ; m'offrait des cadeaux atypiques ; me surprenait avec des voyages dans des destinations chargées de romantisme ; il donnait l'impression d'être envoûté par ma présence. Mon absence l'attristait grandement, car lorsque nous avions passé des secondes l'un loin de l'autre, il accourait follement vers moi, me gratifier d'un *yayato* tel un enfant soulagé

et comblé de retrouver son parent. Je crois que c'était réciproque. Je crois... Je craignais qu'il n'aimât que celle que je lui eus présentée. Il n'est que rarement bon de se fondre au plus profond de nos âmes sœurs, parce que même le spéléologue le plus émérite ne ressort jamais indemne d'un gouffre déniché. Je dissimulais à merveille mon côté épicé, enflammant qui y goûtait. Pour le plaisir de mes papilles exigeantes, il rebaptisa le dimanche « *Kitchen For EVA* ». En effet, chaque septième jour de la semaine, il se gardait de tout repos. Au contraire, il s'attelait à concocter des délices hautement succulents. Prélassés à l'ombre, dans un hamac taillé à nos mesures, nous profitions démesurément de ses compétences culinaires et de ses blagues renversantes. La journée durant laquelle des crêpes au chocolat accompagnées d'une crème aux fraises fraîches en calotte furent au menu, son neveu arriva.

Il interrompit mon mari me servant à la petite cuillère, comme un bébé, son nourrisson. C'était le premier fils de son grand frère. Un délinquant imberbe d'une vingtaine d'années, qui avait choisi le refus de la besogne intègre. Il réclamait déjà son héritage. À défaut d'en bénéficier, il perfectionna ses qualités de pickpocket de mallettes parentales. N'en pouvant plus, son père l'avait mis à la porte. Le garçon déchu

courut chercher refuge chez son oncle flexible. Perspicace, ce chenapan connaissait le défaut premier de mon mari : sa naïveté ou son trop grand cœur. Dans ce monde d'ingrats, les deux sonnent à l'unisson. Sans tourner autour du pot, je m'opposai à accueillir ce rescapé au sein de notre havre, arguant qu'il troublerait sans doute nos habitudes. Aussi je redoutais que ne disparaissent mes bijoux ou pire, qu'il ait une influence négative sur ma petite chérie. Nous ne manquions certainement pas d'espace pour recueillir quelques nécessiteux en divagation. Notre magnifique maison, assez vaste, emmaillotée de tuiles en terre cuite, crépie à la tyrolienne beige, tapissée de marbre blanc, ne possédait que trois chambres habitées sur sept. Celle de mon mari et moi, celle de mon ange et celle de la nounou (une cousine très éloignée). Ma thèse se heurta au dévouement de mon mari envers les siens. Impossible de conter comment il chérissait son sang. De ce fait, inadmissible de laisser son « *fil*s » errer au gré de l'inconnu. Au terme de pourparlers moyennement houleux, il trancha à peu près en ces termes bibliques :

- Femme, voici ton fils. Fils, voici ta mère. Vous allez devoir vivre en harmonie. Vous allez devoir ne faire qu'un, pour la tranquillité de notre famille.

Ce qui suivit n'eut rien de saint, ni de sain.

Me soumettre à cette nouvelle silhouette épuisa ma réticence et ma répulsion. Se sachant sous surveillance, le neveu se fit discret. Rien ne disparut de la maison. Il participait aux tâches ménagères. Il aidait la nounou. Il allait souvent chercher mon ange à la sortie des classes. Il se proposait de nous déposer en voiture, chacun à son lieu de service. Indifférente au début, sa présence me semblait progressivement utile. Je lui accordai certaines libertés comme celles d'inviter quelques amis à la maison et de sortir tard la nuit, uniquement le samedi. Durant un week-end, je surpris une conversation dans ma demeure. Le neveu de mon mari et son ami assez régulier débattaient de la manière avec laquelle ils s'ébattaient avec leurs multiples conquêtes. Je trouvai cela puéril, pourtant les actes décrits dénotaient un sadisme affreusement mature, surtout les propos soutenus par ce compère. Je n'eus rien à dire. Cependant, cette nuit-là, je pensai à ce dont ils avaient parlé. Ça avait ravivé en moi une partie que le mariage avait tenté d'euthanasier. Mon côté épicé voulait passer à la casserole, au réchaud ou au feu de bois, peu m'importait ; le ronflement de mon mari imita le son d'une vieille machine à coudre : impossible

d'en découdre. Je n'essaie pas de l'incriminer, je tiens à disculper ma conscience.

Ma rétine plaçait un regard nouveau sur l'architecture sculptant le corps du neveu de mon mari. Son tendre visage, sa duveteuse pilosité, ses fins doigts, sa timidité, contrastaient avec cette façon qu'il avait de me regarder, de me convoiter. Ce mordillement de lèvres, lent, pourtant prononcé à chaque fois que je l'interpellais, n'avait rien d'anodin. Sans expliquer pourquoi, mon métabolisme exigeait d'éprouver les muscles naturels de ce gringalet peu bavard. Je ne puis vraiment vous dire comment cela s'est produit, mais je n'oublierai jamais la première fois. Nous les femmes, sommes vertueusement programmées pour nous remémorer le début du déboulonnement de chaque vice. Le rapprochement se précisait, l'inévitable s'impatiait. La rudesse de ses caresses, la moiteur de sa paume dans mon chignon, sa suave bestialité, son acharnement cadencé, firent rugir sa proie prédatrice que j'étais. Il avait plu des cordes, je pleurai des lianes. Il avait fait noir, je vis les étoiles. Une fois n'est pas coutume, derechef nous en fîmes notre rituel. Nous prenions nos précautions pour bafouer les règles. Nous nous permettions tout, qui pour nous interdire quoi ? Pas de

morale, pas d'éthique. Grâce à l'exploration de son anatomie, je redécouvris celle que la gentillesse ennuyait. Je replongeai à l'époque. Cette belle époque épique où seule la douleur me remplissait de bonheur. En dedans et en dehors de l'alcôve, l'affection n'était marquante que si elle laissait ses empreintes sur ma délicate peau couleur or. En ces temps, je pouvais choisir le candidat, le bousculer ; m'en séparer s'il ne se montrait pas virilement valeureux ; ou le former s'il disposait des prédispositions primaires. Mais les années défilèrent, je ne marchais ni à reculons, ni à quatre pattes. Impérativement, je dus agir en adulte, c'est-à-dire m'attacher à l'homme. L'homme qui me traiterait à l'image de mon reflet : l'innocente, la fragile, l'œuf. Et je sus que ce serait mon mari lorsqu'il ne leva pas la main sur moi, après que je l'eus roué de claques provocatrices. Au contraire, il resta placide, me serra contre sa poitrine et nous pleurâmes, chacun pour ses raisons.

L'aspérité de la douceur du neveu de mon mari m'avait remodelée. Je revins au top de mes formes. Cette escapade m'avait changée. J'étais épanouie. Je ne rajeunissais pas. J'étais la jeunesse. Comme quoi se racheter une jeunesse n'a pas de prix ! Je me remis au sport, mon mari apprécia. Entre quatre murs je ressuscitai,

mon mari cria alléluia. Dans mon allégresse, j'implorai le père de ma fille de garder encore son neveu près de nous pour son utilité certifiée et ses améliorations manifestes. Il ne pouvait rien me refuser. J'en abusai, pas qu'un peu. Je n'hésitai donc pas à transformer le « *Kitchen For EVA* » en « *KITCHEN FOR LOVE* ». Fini le hamac, bonjour les poufs ! C'était moi qui régalaïs désormais les deux hommes de la maison. De temps à autre, je cuisinaïs les plats préférés du neveu. Enchanté de voir son garçon plus stable qu'auparavant, intégré dans la famille et de surcroît complice avec moi, mon mari crut en un signe divin. Il me confia combien il était satisfait de nous. Selon lui, j'avais su constituer un nœud et continuais à le consolider jour après jour. Il songeait fortement à trouver un emploi stable à son neveu. Tout le monde devient différent avec de l'entraînement.

Néanmoins, cette entreprise était trop risquée pour ne générer aucune perte. Du jour au lendemain, le neveu s'investit dans la nounou (*ma propre cousine*). Il ne lui conta pas que fleurette. Il conquît sa fleur et occupa nos heures à nous, à la leurrer elle. Fréquemment, je me réveillais tard dans la nuit, observais la trahison de ce traître à travers le judas de sa chambre. Je lui demandais discrètement d'arrêter, il m'ignorait. Le transfuge prit du galon. Il osait

ramener des bataillons de bambinettes au sein de notre tranchée. J'en chassai quelques-unes. Hélas ! impossible d'exterminer la vermine. Parallèlement, il n'arrêtait pas de me faire pleurer, des fois à l'étouffée, ma foi à tue-tête ! J'étais jalouse, il en jouait. Il avait toujours besoin d'argent, j'avais encore plus envie de lui. J'en donnais plus, il s'adonnait moins. Je le menaçais silencieusement, il en rigolait à gorge déployée. Ses exactions se poursuivirent. J'étais la fautive. Il exposait des requêtes aux relents de chantage. Si l'histoire venait à éclater, je perdrais beaucoup plus que lui. Mes rides innocenteraient d'un trait sa fougue juvénile.

Au milieu de tout ceci, je pris conscience à quel point c'est étonnant comme les vies se ressemblent au-delà de certaines apparences : elles sont toutes malheureuses. Il n'y a certainement pas un humain qui puisse déclarer sans rire : « j'ai obtenu de la vie tout ce que je voulais, je ne lui demande rien. ». Je me rendis compte à quel point je ne savais pas ce que je désirais réellement. Moi qui avais tout, n'en voulais pas plus, mais en voulais autrement. Sentir à ma guise, le chaud et le froid souffler en mes entrailles, me permettait de renaître, de revivre, surtout de profiter du meilleur des deux mondes sans déambuler. Tout me tombait dessus, rien

n'avait été prévu, ni les conséquences, ni les causes. Presqu'une année piétina, piégée dans ce borbier, je redevins moins pétillante, mon époux le constata. Je réclamai le départ du neveu, mon mari s'en offusqua. Je ne pouvais pas non plus vertement réclamer la tête de l'irréprochable de service, de celui amplement impliqué dans l'horizontalité de notre petit foyer parfait. Qu'aurait été mon réquisitoire ? Pour brouiller les pistes, je rejetai la faute sur le stress dû au boulot, mon chéri approuva. Bouffie, je tournai le dos à mes deux hommes, la réalité s'avérait difficile à contempler. Malheureusement, ce qui n'a pas de prix est extrêmement coûteux.

C'est hier je pense, que le neveu est rentré très en colère. Il m'a trouvée, seule, très détendue au salon. Mon conjoint s'essoufflait avec son association sportive et ma sotte rivale de cousine avait emmené ma princesse au manège. Il a engagé une véhémence demande d'explications qui tonnait plus comme une demande de confirmation. Son meilleur ami, du moins son ami le plus connu de ses connaissances, venait de lui révéler que j'étais enceinte de lui, et qu'il ne savait comment procéder. Le neveu voulait savoir si j'étais vraiment tombée aussi profondément dans le puits de la vengeance et pourquoi j'avais décidé de garder l'enfant. Je n'ai pas eu à parler.

Pendant qu'il vociférait debout, moi couchée, j'ai relevé mon regard en direction de ses yeux larmoyants et de sa voix enragée et bégayante. Ensuite, j'ai posé mes mains soyeuses sur mon ventre volontairement rebondi. À cet instant, il a craqué, il venait de subir la loi d'appartenance non mutuelle. Un principe que j'ai maîtrisé bien longtemps avant sa venue au monde (*en fait l'égoïste semble insensible car il adore posséder, manipuler, dicter. L'égoïste déteste appartenir. Il semble indéradicable pourtant il s'écroule à la moindre tape en dessous de la ceinture*). Le gong a retenti dans son cerveau. Il m'a attrapée par les orteils. Avec une violence terrifiante, il m'a tirée du canapé et ma nuque a fait gronder le marbre. Mes rastas n'ont rien amorti. Des volées de sa lourde chaussure en cuir dur se sont abattues sur mon ventre, mon dos et mes bras, car je tentais de me protéger... j'ai essayé de riposter. Je n'ai pas pu l'inquiéter avec mes fragiles œstrogènes, alors j'ai supplié, j'ai appelé à l'aide, mais personne n'est venu me secourir. Il a ramassé un guéridon fait de verre, qui a enlevé quelques dents, déplacé ma mâchoire en massacrant mes joues et oreille gauches. Les éclats verriers ont redessiné en rouge mon doux visage et ont transpercé ma rétine. Je voyais flou. Ça bourdonnait, j'entendais déjà à moitié le propre

son de mes exhortations. Mes membres ont lâché prise. Ma bouche s'est éteinte. Énergiquement, il s'est assis sur moi. Il a assené des coups de poing, des coups de coude, des gifles, tout y est passé. Moi qui salivais pour lui, qui en avais bavé, de toutes mes forces, j'ai craché sur lui dans le but de le dissuader. À la vue de son tricot maculé de manière écarlate, il a hurlé. Il s'est relevé. J'ai pensé que c'était terminé que déjà il regrettait. Il a tournoyé autour de moi comme un vautour au-dessus d'une charogne. Puis, il s'est penché : il a murmuré... Tout est devenu silencieux, plus un seul bruit. Avant d'être envahie par le sommeil, mon ossature allongée a commencé à se déplacer, lentement, comme traînée par le bas. C'était si agréable, alors je me suis laissée aller. De l'eau a pénétré mes narines...

Ce matin, je me réveille ici. Je ne ressens pas mes pieds, encore moins mes mains. Ma tête m'inflige des vertiges. Cependant, je me sens assez légère. Malgré ce bandage complet qui me rend aussi attirante qu'une momie, je suis soulagée d'avoir pu m'exprimer devant vous. Désolée d'avoir été longue, j'espère ne pas empiéter sur le temps de parole du prochain intervenant. Merci à tous. C'était Eva.

- EVA ! Ma fille ? Que fais-tu ici ?

- Papa, c'est toi ?

Table des matières

Avant-Propos	09
Le bonheur à mi-temps Tatiana Leslie YIMGNIA AMBASSA	13
La roue coule Michel Régis DONGMO EVINA	33
This is how you survive Gods'will NDEH NGANG.....	51
La révélation Ange Débora TAMDJO TCHUENDEM.....	67
Un avenir strangulé Diane Annie AAN TJOMB.....	83
Un si long cri Steve Junior DAPENOU MBOUGNIA.....	99
Le cri Généviève Jessica NKOLO	117
Le dernier jour Érine Laurette TCHOUKOUAHA	135
Eva danse MBARGA Giraud	151

Achévé d'imprimer sous les presses des
Éditions Éclat Médias
juillet 2022

Dans son ambition de redonner à Douala ses lettres de noblesse culturelle, l'Exécutif Communautaire de la Ville de Douala que conduit le Dr. Roger MBASSA NDINE a lancé en novembre 2021, la toute première édition du Salon du Livre de Douala (SALIDO).

Matila O Duala, concept novateur a primé une dizaine de jeunes auteurs sur le genre Nouvelles.

Les unes comme les autres plongent le lecteur dans l'univers mouvant de la société africaine, dans un concert de mondialisation culturelle, à découvrir dans ce recueil.

Entièrement produit par

